

La basse-cour s'évade

Hervé Thro

1. Albertine.

C'est Gertrude qui a eu l'idée en premier.

Il faut lui reconnaître cette qualité. Sans elle, nous serions comme bon nombre de nos collègues. Une demi douzaine de poules flanquées d'un coq dans une quelconque basse cour attendant patiemment que le soleil se couche pour s'endormir.

Nous vivons en bonne communauté dans trente mètres carrés parfaitement agencés. Il y a ici tout pour rendre le plus exigeant des gallinacés heureux. Le sol de terre battue est agréable à nos petites pattes, quelques parterres d'herbe mêlés de tendres buissons où prolifèrent les meilleurs vers de terre du monde pour égayer nos repas. Nos mangeoires sont situées contre un mur de briques qui garde bien la chaleur du soleil. Nous avons même un perchoir que nous n'utilisons que rarement. D'une part il requiert quelques talents d'équilibriste que, ma foi, je le reconnais volontiers, aucune de nous ne possède pleinement. D'autre part, cet artifice est régulièrement occupé par Barnabé.

Dans l'ensemble on s'entend bien entre filles. Seulement, il y a Barnabé.

Prenez la meilleure société du monde, à savoir une bande de quelques poules bien en chair et douées d'un esprit progressiste et jouissant de tout le confort moderne. Ajoutez-y un coq prétentieux (quel pléonasme!) et, en moins de cinq minutes, vous créez la plus formidable des discordes.

Cet individu n'a davantage de vanité et d'orgueil que sa propre bêtise. Barnabé se croit être le chef de notre communauté. Quelle prétention! Quelle arrogance! Quelle ignorance!

S'il existe un patron ici bas, c'est sans nulle doute monsieur Ripouldingue. Ernest Ripouldingue. L'homme remplit nos mangeoires chaque soir vers dix-huit heures. Ernest Ripouldingue n'est pas, à vraiment parler, un paysan ni même un de ces agriculteurs modernes, amplement mécaniquement assistés, qui inondent le sol d'herbicides et pulvérisent l'air de pesticides dans le but bien précis d'obtenir des fruits et légumes parfaits et sans sacrifier à un dur labeur. Ce point demande d'être éclairci quelque peu.

Primo, il n'est pas certain que toutes les heures passées à travailler pour se payer de tels engins censés rendre le labeur plus aisé soient moins éprouvantes que d'utiliser des moyens plus simples mais tout aussi efficaces. Bref, ceux-ci, en croyant travailler plus facilement, travaillent davantage.

Secundo, c'est mal connaître le principe élémentaire des chaînes alimentaires. En éradiquant tous les insectes nuisibles, on pratique un génocide unilatéral. Je ne reviendrai pas sur le cas moral d'une telle entreprise, puisque cet holocauste programmé n'a pas l'air de les empêcher de dormir, mais j'aimerais attirer l'attention

sur le fait que, dans le lot des insectes amateurs de beaux et bons produits, il se trouve bon nombre d'espèces parfaitement inoffensives. On appelle ça les dommages collatéraux. Tu parles, Charles! Sans compter que, ces insectes montrés du doigt servent de menu à bon nombre de gastronomes dont nous faisons partie entre autres.

Tercio, je ne suis pas sûre que des fruits traités chimiquement aient conservé leur meilleur goût. Souvent, je passe de longues heures à les observer se balancer aux extrémités des branches des immenses plantations qui tapissent les pentes des collines toutes proches. Oui, je sais, j'ai une vue excellente, merci. Ils me font penser à ces défilés de modes où des créatures filiformes et sans âme arpentent mécaniquement des podiums sans émettre le moindre sourire. On ferait la gueule à moins. Devoir se pavaner dans des tenues que même Maryline n'oserait pas porter, n'ayant que la peau sur les os et tout le poids de la terre sur les épaules. Ca, elles sont belles, les tops modèles. Belles mais sans consistance aucune. Exactement comme tous ces fruits rebondis, sans aucun point noir, calibrés à la perfection. Interchangeables. Sans personnalité. Et sûrement sans le moindre goût. Après tout, si ça leur convient aux bipèdes de se nourrir de cochonneries, pour s'empiffrer de résidus de produits chimiques qui déclenchent, avec le temps, des pathologies dont ils sont les premiers surpris.

Nous, on préfère largement les laiderons qui viennent à maturité sur les branches du petit verger qui jouxte notre enclos. Parfois, une pêche juteuse ou une poire parfumée tombe de notre côté. Quel délice!

Bref, tout ça pour dire qu'Ernest Ripouldingue est bien le patron puisqu'il vient remplir nos mangeoires et qu'il détient la clé du portail qui ferme notre périmètre. Le patron? Finalement, pas si sûr. Il n'y a qu'à entendre les récriminations de sa femme lorsqu'il rentre tard, c'est-à-dire un petit quart d'heure après l'heure prévue ou qu'il a oublié un quelconque paquet de lessive sur la liste des courses qu'il devait effectuer en rentrant du boulot (ces jours-là, il lui est accordé un délai d'une demie heure supplémentaire).

Rolande Ripouldingue est sans conteste la patronne du patron. Mais est-elle à son tour toute puissante? Pas sûr. Il faudrait enquêter plus profondément avant de se prononcer. Il me semble qu'elle aussi, la patronne du patron, paraît obéir à une instance supérieure. Je la remarque parfois, hypnotisée devant une lucarne un peu particulière qu'elle a installée dans son living. C'est une fenêtre étrange. Elle ne donne sur aucun paysage pourtant on peut y voir défiler le monde entier. Elle n'est pas plus grande qu'un clapier à lapins mais une foule s'y tient dedans, gesticulant sans arrêt, ânonnant des phrases sans queue ni tête, riant aux éclats pour n'importe quelle bêtise que même Barnabé n'oserait pas proférer. Et qui sait si cette boîte aux images n'est-elle soumise son tour à de plus hautes instances encore, elles-mêmes commandées par un personnage tout puissant. Le Président du Monde? Dieu? Et qui oserait prétendre que celui-ci, tout omnipotent qu'il soit, ne se plie pas à un maître supérieur?

Bref, il ne faut jamais se fier aux apparences. C'est bien ce que je me tue à répéter à longueur de journée à Maryline qui ne jure que sur l'aspect des choses. A commencer par le sien en premier. Parfois je suis subjuguée par la quantité d'énergie qu'elle met pour se donner belle allure. Il faut reconnaître que le jeu en vaut la chandelle. Elle est rayonnante, notre Maryline. Mais que de temps gâché, de dynamisme dissipé, de vigueur dilapidée! Il faut la voir passer des heures à se lisser les plumes, à se manucurer les ergots, à bichonner ses pattes. De surcroît, elle est la seule à faire attention à sa ligne, Maryline. Elle ne picore pas n'importe quoi, n'importe quand. Pas comme Alfonsine qui engloutirait un sac entier de graines survitaminées au petit déjeuner. Alfonsine ne contredit jamais personne. C'est une bonne pâte, la petite.

Seulement il y a des moments où on ne peut raisonnablement pas se comporter comme un mouton. Je les vois passer parfois, le troupeau de laineux, dans le pré qui leur est dévolu. Force est de reconnaître qu'eux aussi aiment l'ordre : leur pelouse est parfaitement tondue de frais, tout comme notre enclos est bien net, ressemblant à de la terre battue. Mais un peu de personnalité, que diable! Pour être dociles, ils le sont, les pauvres bougres! Il suffit qu'une de ces têtes vides décide quelque chose pour que toute la tribu suive tête baissée sans réfléchir aux conséquences. Cela a le don de m'horripiler. Et de mettre Gertrude dans tous ses états. Il faut dire que Gertrude est un peu notre guide. C'est toujours elle qui prend les décisions. Qui nous fait aller de l'avant, progresser en quelque sorte. Cela a pour conséquence de nous faire prendre quelques risques parfois au grand dam de Léontine, la pusillanimité même. Jamais vu une couarde pareille. Les moutons ne sont pas bien hardis, mais n'hésitent pas à suivre le mouvement une fois en action. Léontine trouvera toujours une bonne excuse pour éviter tout danger. Un nouvel aliment découvert par Alfonsine n'aura jamais ses faveurs, même si celui-ci est délectable. Je pense notamment à ces petites fourmis rouges qui, on ne saura jamais ni pourquoi ni comment, avaient envahi le potager d'à côté et qu'une colonie avait exploré notre enclos. Funeste curiosité, spécialement lorsque ces croisés du nouveau monde eurent le malheur (pour elles) de passer entre les deux pattes d'Alfonsine qui trouvait le repas de midi un peu maigre et peu relevé. Ni une ni deux, elle picora à petits coups de becs précis ces étranges insectes au goût acidulé avec une pointe de miel au niveau de l'abdomen. On se régala pendant trois jours. Albertine n'y toucha même pas, prétendant que nous allions toutes attraper des maladies fatales. Nous allions devenir folles, nous mettre à chanter à la place de Barnabé, perdre toutes nos plumes, devenir aveugles et elle alla jusqu'à affirmer que les dents allaient nous pousser, ridiculisant la gente gallinacée pour des générations et des générations à venir. Rien de tout cela ne se produit vous le pensez bien.

Je parle, je parle et je me rends compte que je ne vous ai pas encore présenté Amandine. Il faut reconnaître qu'elle est discrète Amandine. Elle passe ses journées à observer le monde qui l'entoure. Un peu comme moi. Sauf qu'elle ne le voit pas, mais alors absolument pas du tout comme moi. A croire que nos nerfs optiques ne sont pas fait de la même matière. Ou bien cela à voir avec notre lobe occipital. Allez savoir! Amandine passe ses journées à peindre ce qu'elle voit. Et je vous certifie que ça vaut le détour. Je ne comprends pas toujours tout. Alfonsine, sa plus grande fan, affirme que je suis trop rationnelle pour comprendre son côté artistique largement développé. Ça, je reconnais qu'il est bien largement développé son fameux penchant artistique. Pas plus tard qu'avant-hier, elle nous a pondu (excusez l'expression) une œuvre magistrale. Sur un bout de tuile ébréchée, elle a réussi à peindre ce qu'elle nomme elle-même « le carrefour des innocents ». En guise de carrefour, deux chemins tortueux à souhait qui s'entrecroisent au milieu d'un tronc d'arbre dont le feuillage est composé de crevettes roses et de crabes mauves. Les innocents en question, si j'ai bien compris les explications nébuleuses d'Alfonsine, étaient une horde de bonhommes en papier qui avaient l'air perdu sous un ciel vert bien entendu. Amandine ne perçoit pas les couleurs de la même façon qu'un esprit bien trempé, tel que le mien par exemple. Pour elle, les cieux peuvent se colorer de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel mais certainement pas de tons bleutés. Trop simple. L'herbe ne sera jamais verte dans les compositions de notre artiste. Quant aux portraits, n'en parlons pas. Pablo Picasso est terriblement plus expressif qu'elle.

Mais le talent d'Amandine ne s'arrête pas à barbouiller son monde. Elle le déclame aussi dans d'improbables vers. J'avoue qu'en matière de vers, je préfère et de loin, ceux qui pointent le bout de leur museau de la terre bien grasse au fond du poulailler.

Donc, je disais que c'est bien Gertrude, notre meneuse, qui avait eu l'idée en premier. Ca s'est passé avant-hier.

Juste après le déjeuner alors que le soleil venait de percer un amoncellement de nuages où Amandine distinguait parfaitement un éléphant chargeant un rhinocéros alors qu'il s'agissait tout simplement des volutes gonflées d'un cumulus tirant sur un cumulus congestus qui n'évoque pour ma part pas autre chose qu'un chou fleur et qu'Alfonsine terminait la portion de maïs laissée dédaigneusement par Maryline, prétextant qu'elle doit garder la ligne, qu'elle a déjà pris trop de poids sur les hanches et que ça commence à se voir. Pour ma part, je la trouve bien fluette sous ses plumes maintes et maintes fois peignées. Bref. Barnabé, après avoir tenté de coincer Maryline dans quelque recoin et n'ayant, une fois de plus, pas pu parvenir à ses fins, ronchonnait dans son coin. Nous vaquions à nos occupations habituelles lorsque Léontine émit son caquètement caractéristique, annonçant un danger imminent. Depuis le temps, plus personne n'y prête attention mais cette fois-ci, elle avait gardé le bec en l'air et frissonnait de toutes parts. Alors nous les vîmes.

Un immense vol traçait un V parfait dans le ciel soudain débarrassé d'éléphants, rhinocéros et cumulonimbus. Des grues cendrées. Un bel animal qui a toute mon admiration de par sa prestance tout d'abord, un port de tête digne d'un lord anglais puis par ses prouesses migratoires. Imaginez que ces oiseaux sont capables de traverser des pays entiers, survoler tout un continent, franchir des mers et des océans. Ca force le respect. Maryline vantait leur ligne élancée, Léontine les craignait à son habitude d'effroi devant tout ce qui sort de l'ordinaire, Gertrude célébrait leur soif de liberté, Alfonsine était d'accord avec tout le monde pour ne pas changer et Amandine fredonnait déjà les premières mesures du « chasseur » d'un chanteur aujourd'hui disparu.

Elles criaient régulièrement afin de conserver cette belle harmonie dans le vol, jouant avec les courants et les turbulences. J'avais déjà noté que les suivantes bénéficiaient du sillage du volatile précédent et, de ce fait, battaient des ailes une fois sur deux afin de s'économiser. A intervalles constants, l'oiseau de tête se laissait glisser vers la fin du cortège et un autre, reposé, reprenait la direction d'un battement plus vigoureux. C'était mécanique. C'était admirable. C'était beau.

Alors, Gertrude se retourna vers nous toutes qui continuions à regarder ce triangle ouvert qui fendait le ciel dans une harmonie et une synchronie exemplaire et proclama d'un ton péremptoire :

- Les filles, je crois que ces grues viennent de nous donner une leçon. Nous en avons toutes assez des avances de Barnabé, de la nourriture uniforme qu'on nous sert à longueur d'année, de rester cantonnées dans dix mètres carrés tristes et mornes.

Elle stoppa sa diatribe pour juger de l'effet sur son public. Nous avons toutes l'habitude des prises de position pour le moins radicales de Gertrude. Parfois, elle va trop loin mais elle sait trouver les mots justes qui déclenchent en nous ce frisson si particulier : la fibre révolutionnaire. C'est une meneuse de poules, il n'y a pas à dire.

Maryline hochait sensiblement la tête. Alfonsine se rangeait déjà aux côtés de notre guide à toutes. Amandine inspectait le jabot gonflé de Gertrude. Nul doute que dans sa tête elle crayonnait déjà un portrait à sa gloire. Léontine tremblait comme à son habitude. Barnabé arpentait l'enclos, cherchant quelque perchoir pour relever le bec et se gonfler d'orgueil. Pour ma part, je pesais le pour et le contre des assertions de notre leader.

Certes, Barnabé était un peu porté sur la chose et n'avait rien à envier aux exigences d'un parlementaire grand pont de l'économie mondiale. Notre pitance quotidienne variait peu et si nous n'avions pas nos friandises invertébrées à dénicher dans le

terreau nous nous ennuierions ferme. Enfin il fallait reconnaître que l'attrait des grands espaces ne pouvait que séduire un esprit scientifique comme le mien. Je me sentais déjà dans la peau d'une aventurière, découvrant le monde, ses beautés et ses richesses.

Rassurée par notre contemplation muette (qui ne dit mot consent), Gertrude claironna fièrement :

- Je vous propose de nous évader.

Chacune réagit d'une façon différente, à sa manière. Maryline lissait déjà ses ailes, pensant naïvement qu'elle n'aurait qu'un battement à effectuer pour rejoindre dans un vol majestueux le groupe d'oies qui sillonnaient le ciel, déjà parvenues presque à l'horizon. Amandine formula intérieurement quelques vers sur les joies d'une évasion réussie, la griserie des grands espaces, la liberté retrouvée. Alfonsine était d'accord pour tout, si au bout de l'aventure se trouvait un vrai festin. Léontine imaginait déjà périls et dangers en pagaille, notre fin si proche dans d'atroces tourments. Pour ma part, je commençais à réfléchir à des solutions pratiques de fugue. Comment s'échapper de cet enclos imaginé pour nous tenir prisonnières. Barnabé s'approcha. Il n'aimait pas trop lorsque nous nous réunissions toutes ensemble. Cela lui semblait présager un mauvais coup qui se préparait et dont il serait la cible. Il devait asseoir son autorité de mâle dominant et surtout ne pas laisser se développer une sédition dont il serait la première victime.

Si Gertrude avait émit cette hypothèse un peu folle en sa qualité de déclencheur d'événements à venir, toutes se tournaient dorénavant vers moi. Il est bien connu que ceux qui prennent les décisions mettant en jeu l'avenir et l'unité d'un groupe sont parfaitement incapables d'assumer pratiquement leurs vues. Mais c'est Barnabé qui prit la parole.

- Alors, mes chéries, on complète?

Portée par une énergie nouvelle, comme soutenue par son propre discours, Gertrude se rebiffa.

- Ca se pourrait bien, gros bêta. Le patron laissait entendre pas plus tard que ce matin qu'il comptait bien se débarrasser d'un coq inutile.

Barnabé fut outré.

- Hein, quoi? Ce n'est pas... pas possible! Je suis son collaborateur. C'est moi qui fait régner l'ordre ici bas.

- Je ne dis pas le contraire, assura Gertrude en nous faisant un discret clin d'œil. Mais je l'ai parfaitement entendu dire qu'un coq qui passe son temps à courir les poules ne lui sert d'aucune utilité. Il a besoin d'un agent de sécurité, pas d'un coureur.

Offusqué, Barnabé balbutia

- Mais, que... Enfin, ce n'est pas... Je ne vous...

Barnabé n'avait pas la réputation de savoir organiser sa pensée et encore moins de pouvoir la traduire par des mots simples formant des phrases compréhensibles. Barnabé était un benêt. Gonflé d'orgueil, se croyant être le maître de la ferme, il n'était qu'un simple coq de basse cour secondaire. S'il faisait illusion, du moins à ses propres yeux, c'est parce qu'il jouissait d'un monopole plutôt enviable. Face à un mâle dans toute sa splendeur, il n'aurait pas tenu un round.

Il s'en alla, relevant la crête, pestant, et se mit en quête d'une ostensible ronde de sécurité. Nous étions momentanément libres de discuter de la situation. De fomenter des projets vitaux.

2. Gertrude.

Organiser une évasion ne s'improvise pas. Quelle méthode allait-on employer? Quand opérer? Devait-on mettre Barnabé au courant? De quel matériel avions nous besoin? Quel serait le rôle de chacune?

Albertine avait bien observé les grues cendrées traverser le ciel au dessus de nos crêtes. Trois nouveaux vols étaient apparus dans les jours qui suivirent. Il faut reconnaître que les migrateurs ne manquaient pas d'allure. Formant un V parfait, les grues se protégeaient ainsi du vent en prenant le sillage de leur prédécesseur, ne battant des ailes qu'un coup sur deux. J'étais particulièrement troublée par le prestige de l'oiseau de tête. Il menait toute la troupe majestueusement, criant régulièrement ses directives à toute la meute. Ca avait de la gueule, je dois l'admettre et je m'imaginai déjà commandant un escadron de bernaches disciplinées par des années d'aller retour d'un hémisphère à l'autre.

Albertine s'employait à battre des plumes à la façon des grands seigneurs migrateurs. Mais le résultat n'était pas au rendez-vous. Un matin, elle s'était hissée péniblement sur le perchoir où Barnabé aime à se gonfler d'orgueil. Le regard lointain, conquérant, elle avait pris une grande inspiration et s'était lancée dans le vide.

Il y eut quelques battements désordonnés. Chacune d'entre nous retenait son souffle. Il ne manquait que le roulement de tambour qui accompagne les exploits grandiloquents d'artistes de cirque pour compléter la scène. Pendant quelques infimes secondes il y eut une sorte de grâce. Oui, une certaine élégance dans le mouvement quelque peu désordonné d'un gallinacé qui s'élance d'un haut perchoir pour éprouver la portance de ses plumes sur l'air qui, d'après les calculs d'Albertine, avait quelque consistance facilement mesurable qui permettait à certains corps suffisamment légers de planer. Mais Albertine avait surement omis différentes données dans ses équations ou bien elle ne maîtrisait pas encore une technique inédite. On vit son regard étonné lorsque elle plongea verticalement la tête la première dans le sol, heureusement rendu moelleux par nos picotements préventifs. Une brique n'aurait pas fait mieux. Bien entendu, Barnabé avait lorgné toute l'opération d'un air goguenard.

- Alors, les chéries, on se croit à la piscine? C'est le grand concours de plongeon olympique?

Il se pavanait comme à son habitude, le jabot fier et la plume élégante pour ne pas dire précieuse.

Albertine se releva, une grosse motte de terre bien noire dans le bec.

- Cfa nfe marffche pfas.

En effet, il fallait améliorer le principe.

Notre scientifique refit ses calculs, aidée par Amandine qui commençait déjà à dessiner de formidables ailes qu'il aurait été vain de vouloir construire. La poésie et la technologie n'ont jamais rendus quelque chose de concret ensemble et ça ne risque pas de commencer avec les délires de notre Picasso en herbe. Léontine passait son temps à commenter les avancées techniques de lamentations prophétiques.

- Nous allons toutes périr dans d'atroces souffrances.

Je tentais de conserver une unité qui tendait à conforter et soutenir la motivation de notre scientifique autour de ce projet audacieux. Qu'avions-nous de moins que ces remarquables oiseaux migrateurs dont le vol semble être une seconde nature?

Laisant Amandine à ses délires d'ailes en balsa, en pâte d'amande, en soie tendue, en cristal voire même un magnifique prototype en sucre glace qui faisait déjà saliver

Alfonsine, je proposais de tailler quelques larges feuilles dans le bananier qui ornait l'entrée du potager. Nous l'appelions le bananier parce qu'il en avait l'air mais aucune de nous ne virent jamais le moindre fruit accroché à ses branches qui ne ployaient que sous le seul poids de leurs larges feuilles. Comme on rencontre de ces femmes superbes qui ne peuvent enfanter, il existe des arbres magnifiques qui ne donnent jamais un seul fruit. Impuissance? Egoïsme? Quoi qu'il en soit, je me proposais pour tester un harnachement digne des premières tentatives humaines de vol plané. J'allais avoir le suprême privilège de devenir la première poule volante. Albertine avait tout calculé. La pénétration dans l'air, la portance, le taux de stabilité des fibres des feuilles de bananier, introduit le facteur vent par un coefficient réducteur ou compensateur. Tout était prêt. Avisée de l'échec cuisant de notre première tentative d'apprivoisement de l'élément aérien par Albertine, j'étais décidée à m'élancer depuis le sol de terre battue, ne prenant aucun risque inconsidéré. Si le dispositif était optimal, il devait me permettre de gagner de l'altitude sans apport initial, autrement dit je devais pouvoir m'élever à la seule force des ailes, augmentées du dispositif ingénieux dont j'étais à l'origine mais qu'Albertine avait optimisé et qu'Amandine avait insisté pour y dessiner de longues trainées rougeâtres, améliorant selon elle seule le taux de pénétration dans l'air. Soit. Alfonsine nous avait encouragé à chaque étape en battant des ailes et caquetant comme une mégère, soutenant Albertine dans la composition du harnais, secondant Amandine dans la préparation des coloris, me maintenant lors de la pose de la structure finale. Seules Léontine et Marylin restaient en retrait, l'une marmonnant des prières apocalyptiques et l'autre continuant à se mirer dans notre abreuvoir, à lisser ses plumes et se maquiller le contour des yeux.

J'étais fin prête. Les larges feuilles parfaitement fixées à mes ailes me donnaient l'aspect d'un albatros esseulé et la démarche qu'ont ces palmipèdes une fois sortis de leur élément primordial, l'eau. Peu m'importait mon allure au grand dam de Marylin qui nous avait bien fait comprendre que jamais, au grand jamais, elle ne s'abaisserait à une telle vulgarité dans son aspect extérieur. Tout ce que je désirais c'est que cela fonctionne.

L'heure du grand jour avait sonné. Albertine avait, une fois de plus, rajusté ses calculs, amélioré certains détails, finalisé l'équipement. Il ne restait plus qu'à m'élancer. Je jetais un ultime regard, que j'estimais conquérant, envers mes collègues qui s'étaient alignées pour assister à cette première : une poule allait décoller du sol et, qui sait, sillonner les cieux vers des landes inconnues, atteindre de nouveaux horizons jamais explorés, coloniser une terre vierge. Bref, j'y croyais.

Et, il faut reconnaître que le scepticisme de Marylin, l'air affolé de Léontine, les encouragements ostensibles d'Alfonsine ne m'encourageait nullement. Seules Amandine et Albertine semblaient m'épauler de concert, la première en rimant quelques vers à la gloire des oiseaux migrants dont, elle en était grandement persuadée, j'allais les rejoindre dans un bel élan, la seconde en plissant les yeux, prête à corriger un ultime défaut du système maintes et maintes fois évalué, testé, examiné, inspecté, contrôlé, vérifié.

J'avais une patte sans me presser, puis l'autre. Tout en marchant, je commençais à balancer mes ailes qui me paraissaient peser des tonnes. Le mouvement fit un appel d'air autour de mes plumes, semblant me soulever comme dans un tourbillon. Je ne me laissais pas distraire par ces sensations nouvelles, inédites, étranges. J'entendais Albertine me donner des conseils sur le meilleur mouvement à appliquer à mes prothèses à la façon que les barreaux donnent les indications nécessaires aux rameurs pour remporter le titre olympique. Amandine ne déclamait plus ses vers, elle chantait un véritable hymne à l'oiseau volant que j'étais en train de devenir. Je ne les voyais

plus mais j'imaginai sans peine Léontine, la tête plongée dans un bac à sable, singeant d'autres oiseaux que la nature clouait dédaigneusement au sol, Alfonsine tentait de me suivre à la trace comme ces badauds aux abords du palais des festivals à Cannes tandis que Marylin boudait dans son coin, résolue à ne point participer à ce carnaval. Si on l'avait écoutée, j'aurais dû m'enorgueillir d'une véritable livrée digne des princes des basses cours, comprenez ces majestés les paons, à la place de ce déguisement grotesque. Mais on lui avait expliqué en vain que je n'allais pas participer à un défilé de haute couture mais bien tenter une expérience novatrice dans le monde des gallinacées.

Je prenais de la vitesse sans pour autant accélérer. L'air s'engouffrant sous mes palmes de bananier me supportait toute entière et me donnait l'impulsion suffisante pour ne plus avoir besoin de mes pattes. Je volais. Restait maintenant à gagner de l'altitude car je voyais la clôture se rapprocher dangereusement de mes abattis.

Sur les conseils hurlés depuis le sol par Albertine, j'orientais légèrement mes ailes, donnant davantage de portance aux palmes. Je sentis aussitôt un ralentissement comme lorsqu'une bourrasque nous fait plier le cou tout en faisant s'envoler la poussière en tourbillon. Il me semblait être au point mort. Je n'avançais plus. Je regardai autour de moi. Le sol s'était sensiblement éloigné. J'avais grimpé de quelques mètres à la faveur d'un courant ascensionnel. Surprise de cette nouvelle position, je ne relâchais pourtant pas mon effort et je battais plus puissamment encore de mes ailes. Soudain une clameur résonna à mes oreilles. Mes compagnes me regardait, la tête en l'air, les yeux exorbités et le sourire aux lèvres, excepté Léontine qui se cachait le regard sous son aile droite, visiblement terrifiée. J'avais dépassé l'enclos. J'appuyais plus fortement sur mon aile gauche et je me mis à effectuer un splendide virage. J'étais grisée. Le dispositif était parfait. Il fonctionnait à merveille si l'on ne faisait pas d'erreurs.

Je fis deux ou trois fois le tour de notre enclos que je découvrais pour la première fois sous cet angle. Je comprends maintenant ce qu'ont dû ressentir ces bipèdes lorsqu'ils se sont arrachés à l'atmosphère terrestre, en route vers les étoiles. C'était tout bonnement superbe, aérien. Je prenais encore de la hauteur. Bientôt je dépassais le toit de la maison de notre maître. J'étais devenu Dieu. Je régnais sur un monde totalement nouveau. J'étais libre. Je souriais de cet affranchissement, de cette libération, de ce pouvoir. J'évoluais pour la première fois dans la troisième dimension. J'entrevois des possibilités infinies. Qu'allait-on pouvoir faire de cette autonomie originale? Chacune de nous toutes était, à sa naissance, sortie de son œuf, maintenant nous allions pouvoir nous échapper de notre coquille.

Etourdie par mes nouvelles sensations, saoulée de cette liberté inédite goûtée pour la première fois, enivrée de perspectives fabuleuses et illimitées, je ne vis pas le fil électrique qui reliait le toit au poteau situé à une quinzaine de mètres en bord de chemin.

La première conséquence de cette faute d'attention fut de me déséquilibrer totalement. Soudain, je ne maîtrisais plus rien. Le deuxième effet peut se résumer à une chute par paliers, les prothèses en feuille de bananier me faisaient virevolter au gré des courants ascendants, un flocon brinquebalé dans la tourmente hivernale, avant de m'envoyer paître dans un fossé où se déversait toute la boue nauséabonde récoltée des flancs d'un pré régulièrement humide, ajoutée aux déjections que la plupart des chiens du quartier qui, entre parenthèses, ne sont pas nos amis, aiment à déposer dans une posture qui ne leur renvoie pas la meilleure image qui soit. Ce n'est pas pour nous faire valoir mais, même dans une situation aussi inconfortable, nous autres gallinacés restons dignes.

Le troisième aboutissement fut plus humiliant encore. Le maître vint me récupérer l'air ahuri, ne comprenant pas comment j'avais pu atterrir, engluée dans cette bourbe à vingt bons mètres de notre enclos parfaitement protégé : si aucun renard réputé rusé ou fouine suffisamment maline ne pouvait y pénétrer, comment une poule qui n'avait pas inventé l'eau chaude, dicit le propriétaire, avait pu parvenir à un tel résultat. L'homme se gratta la tête comme il s'y résigne lorsque une affaire dépasse son entendement. Ainsi, année après année, il perd le peu de cheveux qu'il lui reste. Les sujets d'incompréhension sont légion pour un homme comme Ernest Ripouldingue. Pourquoi, il y a de cela deux saisons, ses salades étaient apparemment mortes de soif bien qu'il prenne le soin de les arroser avec soin chaque soir? Pourquoi avait-on déprogrammé son jeu télé favori et le diffuser dorénavant à l'heure où il devait traire les quelques brebis qui constituait son cheptel? Comment se faisait-il que des stars du cinéma ou de la chanson sans parler des sportifs de haut niveau ou encore d'hommes politiques bien en vue et de puissants patrons d'entreprises qui gagnaient largement en un mois ce que lui mettrait quelques années à amasser, comment ces personnes visiblement à l'abri du moindre souci, du moins au niveau pécuniaire, pouvaient-ils se résoudre à prendre le risque de détourner de fortes sommes d'argent, de trafiquer pour un zéro supplémentaire à leur compte en banque, d'escroquer les finances publiques par le biais de fausses déclarations sur leurs revenus? Enfin, et cela restait et resterait sa plus grande interrogation, son ultime incompréhension du monde qui l'entourait, pourquoi sa femme désirait-elle toujours acquérir une nouvelle robe alors que son armoire en était remplie et pourquoi elle mettait tant d'ardeur à lui interdire l'entrée de la maison ses bottes aux pieds?

J'en fus pour une sérieuse réprimande mais non accompagnée d'un singulier coup de pied au derrière comme il était coutumier du fait sur son fidèle épagneul lorsque celui-ci n'accordait pas ses tendances avec la bonne marche de la maisonnée. Tout en se grattant une nouvelle fois le crane entre ses deux oreilles, le maître cherchait le responsable de cette évasion spectaculaire mais plus encore comment et pourquoi je m'étais retrouvée avec deux larges feuilles de bananier scotchées aux ailes.

3. Maryline.

Lorsque Gertrude réapparut dans l'enclos, elle était toute penaude. Je crois bien que, davantage que l'humiliation subie par sa terrible chute, heureusement amortie par la fange nauséabonde du fossé, ce fut la douche un peu rude que lui administra le maître à grands coups de jets d'eau glacée, punition déshonorante à tous points de vue, qui lui fut une épreuve. Je pensais aussitôt à l'air défait qu'affichait Blandine Poularde, notre célèbre vedette de la chanson lorsqu'elle fut honteusement trompée par son compagnon de toujours, l'ignoble Amédée Coquelicot, producteur de son état qui avait pourtant la réputation d'un mari fidèle. On n'en tombe que de plus haut. Je l'ai lu récemment dans les pages people de Poulailier Magazine. Barnabé, qui au passage n'en manque pas une lorsqu'il s'agit de se gonfler d'une importance et d'une autorité dont il ne possède aucun atome ni de l'un ni de l'autre, vint se poster à l'entrée pour voir revenir notre amie, la plume ébouriffée, la mine pâle comme après s'être fait arracher une molaire, le teint morne des aventuriers qui n'ont rien découvert lors de leurs pérégrinations et l'air maussade des conquérants inutiles. Je n'ai rien dit. Me suis laissé aller à l'accueillir avec toute la compassion qu'on lui devait. Mais je savais au plus profond de moi que ces palmes de bananier ne pouvaient lui accorder le succès escompté. L'élégance demeure la clé de tout. Vous pouvez regorger, fourmiller, déborder en votre for intérieur de toutes les qualités de la terre, si vous êtes mal fagotée vous ne parviendrez jamais à rien. Je le dis et le répète à longueur de journée. Personne ne me croit, n'y prête même la plus petite attention. On me laisse dire tout en haussant légèrement le col. Et voilà le résultat. L'efficacité naît de l'élégance, la réussite a pour moteur la grâce, le succès n'est qu'affaire de raffinement, un point c'est tout. Et ça Blandine Poularde l'a hautement compris, toujours tirée à quatre épingles, le plumage lisse et soyeux, la mine fraîche et réjouie et les ergots parfaitement manucurés.

Dans les jours qui suivirent, nous pûmes voir à nouveau de splendides vols de grues cendrées se diriger droit vers le sud, ces pays chauds qui me faisaient tant rêver. Je m'imaginai déjà à l'ombre de palmiers, sirotant de savants cocktails préparés avec tout le professionnalisme de vrais garçons de café, élégants jusqu'au bout des ergots. Vivre une vie de rêve comme dans les reportages que Poulailier Magazine propose sur ses pages glacées où les grands de ce monde passent l'hiver aux Caraïbes ou aux Antilles quand ce n'est pas à Rio ou à Valparaiso. L'évocation de ces lieux sublimes me faisait rêver, la tête dans les nuages que les oiseaux migrateurs n'hésitaient pas à traverser le cou tendu, le bec volontaire et les plumes glissant au vent porteur.

Inutile de préciser que cette tentative avortée pour rejoindre ces majestueux vols de migrateurs donna un sérieux coup de frein à notre volonté de nous émanciper. Nous restâmes ainsi quelques jours, blotties dans une torpeur décourageante, résignées à une indolence et une apathie que seuls peuvent partager ceux qui n'ont plus d'horizon, plus de projets, plus d'espoir. Nous souffrions d'atonie chronique, d'ataraxie ponctuelle, prostrées dans une asthénie paralysante. Les qualificatifs étaient impuissants à décrire notre hébétude, notre résignation.

En un mot, nous étions abattues.

Albertine ne nous assomait plus avec ses idées révolutionnaires concernant le concept de nouvelles machines inédites censées nous faciliter la vie. N'avait elle pas eu l'idée renversante d'un réveil matin insolite mais bien plus efficace que les vocalises désordonnées de Barnabé. Par on ne sait quel processus technique dûment

expliqué à force de schémas et de calculs trigonométriques auxquels nous n'entendions absolument rien, elle avait réussi à traduire la clarté du jour en une commande qui actionnait un carillon de son invention. Une antique trompette d'enfant abandonnée quelques années plus tôt non loin du tas de fumier qui sert de compost au fond de l'enclos. Du reste, ce dépotoir domestique était une mine pour notre Léonard de Vinci local. Des roulements à bille avaient été transformé en une meule bien pratique lorsque notre régime alimentaire se réduisait à du pain rassis. Un miroir brisé avait été rafistolé scientifiquement et était devenu mon compagnon de vie. Je m'imaginai ainsi dans la loge de Delphine Plumoiselle, la célèbre cantatrice, dont Poulailier Magazine avait proposé un large portrait dans son numéro de printemps. Je pouvais y peaufiner de nouveaux maquillages, me faire belle quoi! Toutes nous avions été comblées par les inventions ingénieuses de notre scientifique. Amandine avait reçu une panoplie de pinceaux réalisés grâce au dépeçage d'un blaireau trouvé mort un matin dans un fossé. Alfonsine était très contente de son garde-manger qui avait été, dans une autre vie, un petit panier à commission mais elle ne s'en servait pas souvent. Son meilleur garde-manger était tout bonnement son estomac : elle ne pouvait se résoudre à mettre de côté ce qu'elle pouvait engloutir sur le champ. Gertrude arborait une médaille et une écharpe tricolore qui provenaient d'une parure de jeux d'enfants. Alfonsine était très contente de son casque, ingénieusement composé d'anciens boyaux de vélos habillage tressés par Albertine qui se réservait tout un bric-à-brac constitué de diverses boîtes, morceaux de plastique, vieilles timbales, bols ébréchés, trousse trouées, paniers percés ou tout autres contenants permettant d'excellents supports pour toutes les inventions issues de son cerveau bouillonnant. Pour en revenir à ce carillon intelligent puisque, à la différence d'un vulgaire réveil programmé une fois pour toutes à sonner à la même heure, il s'adaptait non seulement aux saisons, ne se déclenchant qu'à la pointe du jour qui, Albertine avait tenté de nous l'expliquer dans de savantes équations, évoluait d'un mois à l'autre mais pouvait, les jours maussades chargés de pluie et de brumes, retarder notre réveil. Nous en étions toutes reconnaissantes même si le dispositif nous échappait. En effet, comment la lumière du jour pouvait permettre d'actionner une valve qui libérait de l'air comprimé dans un tuyau en caoutchouc et qui s'évadait par l'embouchure de l'instrument qui avait conservé toute sa vigueur. Nous avons été réveillées tout l'hiver par cet ingénieux processus avant que le maître et sa femme ne déboulent un jour d'été à cinq heures moins vingt et ne confisquent l'objet du délit dans d'ostensibles vociférations. Que la trompette émette les douze premières notes d'Au Clair de la Lune à huit heures quarante en plein hiver ne dérangeait absolument pas la maisonnée barricadée derrière d'épais volets et des fenêtres à double vitrage. Mais que, par ces belles et chaudes journées de Juin, la mélodie stridule dès potron-minet, désagrément amplifiée par des fenêtres largement ouvertes donnant directement sur notre enclos et cela s'apparentait à une nuisance sonore diurne réprimandée par la loi.

Amandine végétait et n'avait plus goût à aucune peinture, fut-elle d'un modernisme incompréhensible au béotien de base, pas la moindre idée de rimes plus ou moins riches, l'inspiration semblait avoir quitté son esprit artistique si développé. N'était elle pas capable, il y a quelques jours encore, de nous pondre des sonnets sans queue ni tête où il était vaguement question de lune courtisée par le soleil, de robustes chênes jaloux de fragiles roseaux, de gazelles séduisant un vieux lion débonnaire. Parfois elle mettait en image ses délires fantasmagoriques et cela donnait des tableaux impénétrables où chacune voyait ce qu'elle voulait bien voir, comme autant de tests de Rorschach. Ce qui compte, prétendait elle, ce n'est pas ce que j'ai voulu exprimer mais ce que vous projetez dans mon œuvre. Mes tableaux doivent être le miroir de

vosre âme. A d'autres moments, elle assenait sans rire que seule comptait la vue de l'artiste, qu'il était directement connecté au monde vivant, que son cerveau épousait parfaitement la planète, que ses neurones étaient en relation avec le champ magnétique terrestre et qu'à chaque changement de polarité, de fréquence, l'émotion de l'artiste était touchée. Nous hochions alors nos têtes de concert, faisant mine d'y comprendre quelque chose qui visiblement nous dépassait dans les grandes largeurs.

Moi-même, je ne me reconnaissais plus. Les affres des grands de ce monde ne me passionnaient plus. Même la nouvelle romance que traversait Blandine Poularde sur les pages glacées de Poulailier Magazine ne faisait plus vibrer mon cœur.

Gertrude avait perdu de son allant. Elle ne nous invectivait plus, ne galvanisait plus l'énergie qui somnolait en nous toutes comme à son habitude. Notre leader était tel un drapeau en berne. Pourtant n'était-elle pas à l'origine ne nombreuses avancées dans notre vie quotidienne, notre bien être? C'est sous son impulsion que notre régime alimentaire s'était trouvé nettement amélioré. Jusque là, nous n'avions à nous mettre sous la dent, si je puis m'exprimer ainsi par cette métaphore audacieuse, que les vestiges des repas Ripouldingue constitués pour la plupart de betteraves et de choux. Nous picorions en guise de friandises quelques vers qui se tordaient gentiment sous notre bec et avaient cette consistance dont nous raffolons. Penser qu'un ver de terre n'est que mollesse c'est bien peu connaître l'anatomie de tels individus. Le corps constitué de métamères, c'est-à-dire d'anneaux, est pourvu de nombreux muscles, longitudinaux et circulaires, contrairement aux apparences. Cela leur donne de la consistance. Ajouté au croustillant des anneaux et à l'humidité obligée de leur peau puisqu'ils respirent par voie cutanée, c'est délicieux dans le bec. On prétend qu'un vers coupé en trois peut se régénérer en trois nouveaux individus. Albertine n'a jamais pu mener à bien ses expériences là-dessus, compte tenu de la voracité d'Alfonsine qui ne peut se résoudre à laisser un lombric se tordre sur le sol. Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'ils passent leur existence à manger de la terre et la régurgiter. Ce sont eux les fabuleux laboureurs du sol. Lors d'un recensement, Albertine a réussi à dénombrer pas moins de cinq cent individus au mètre carré. Il paraît que c'est la norme.

Toutefois, à part ce dessert réconfortant, notre pitance était insipide. Gertrude ne pouvait concevoir que nos maitres ne se nourrissent que de tubercules et de choux fermentés, parfois de cucurbitacées aux couleurs inquiétantes. Un premier indice était apparu sous les traits parfaitement velléitaires de Nestor, un labrador à demi endormi qui traînait parfois ses rhumatismes jusque dans la cour et passait devant notre enclos l'œil terne, ne semblant même pas nous voir. L'évolution a-t-elle donc permis à ce genre de canidé de perdre toute molécule d'instinct qui faisait de son ancêtre un redoutable prédateur pour nous autres gallinacées? Quoi qu'il en soit, Gertrude avait remarqué bien souvent que le soit disant meilleur ami de l'homme, qui souffrait de surcroît d'un stade avancé de diabète le rendant partiellement aveugle, d'abus de cholestérol qui engorgeait ses artères et d'une neurasthénie chronique caractérisée, Gertrude avait donc constaté que celui-ci se pavanait un joli os à moelle entre les crocs ou ce qu'il en restait puisque tout le désordre pathologique que traînait le pauvre chien lui faisait déchausser les molaires et ravager les incisives. La présence d'un os dénotait et prouvait l'existence de viande à un stade ou à un autre dans le régime alimentaire de nos maitres car, même si le labrador était chouchouté au même titre qu'un membre de la famille, on n'allait certes pas acheter un gigot ou un jambon pour lui seul.

Gertrude avait alors prit les devants, organisé une protestation sous la forme d'une grève de la faim illimitée et reconductible. Elle avait réussi à trouver les mots pour

nous enrôler toutes autant que nous sommes dans son projet. Evidemment Alfonsine avait fait la fine bouche. Sa légendaire gourmandise se trouvait pour la première fois confrontée à son obséquiosité devant n'importe quelle décision prise dans une telle confiance en soi. Gertrude l'avait décidée en lui promettant des mets d'une richesse extrême, d'un goût nouveau, d'une saveur à se damner. L'eau était venue au bec d'Alfonsine et, en attendant des jours meilleurs ponctués de bœuf en sauce, de rillettes tartinées, de blanquette cuite à la perfection, de râble de lapin en gelée, de gigots aussi tendres que fondants, de babas au rhum, de charlottes variées, de mousse au chocolat, de mille feuilles, de choux à la crème, que sais-je encore, elle s'était rangée à nos côtés, faisant bloc derrière la nouvelle carrure de Gertrude. Nous ne touchions dorénavant plus à une seule feuille de chou ni une miette de betterave. Nous allions lentement dépérir et ne produire que des œufs sans saveur et dont la coquille serait aussi molle que la volonté de Nestor. Car nous nous étions abstenues d'ingurgiter ces petits gravillons de calcaire qui permettent comme chacun le sait de fortifier la carapace de notre ponte. Nous ne vivions que de quelques vers prélevés en toute discrétion, restant allongées toute la journée, faisant la grasse matinée et nous offrant une sieste démesurée. Au bout d'une semaine, nous avions toutes perdues du poids. Nos œufs avaient rapetissé de moitié. En désespoir de cause, le maître se résolu à nous accorder un menu quatre étoiles. Non seulement, les reliefs de chou et de betteraves, parfois quelques rognures de citrouille ou pelures de courgettes, furent sensiblement augmentées de bouts de lard, de couenne, quelques os à récurer voire quelques fragments de tranches de rôti ou d'escalope, mais nous avions droit désormais à une ration de grains de blé, d'avoine, d'orge, de maïs... Tout cela nous le devions à l'opiniâtreté de notre leader, à son combat pour une vie meilleure. Seule Alfonsine regrettait les plats en sauce, les langues de bœuf, les têtes de veau, les rognons, les magrets et foies gras promis. Mais, trop heureuse de ce nouveau régime, elle conservait son attitude flagorneuse qui lui était sa seconde nature.

Après cet échec collectif, car si Gertrude supportait seule toute l'humiliation de ce vol mutilé et surtout cet atterrissage dégradant, nous nous étions toutes investies corps et âme dans ce projet et nous souffrions de ce revers au plus profond de notre esprit.

Léontine ne pressentait plus le moindre danger, ne décelait plus aucun péril prémonitoire, ne prophétisait plus la moindre menace planant sur notre sécurité. Il est vrai que cette apathie générale ne pouvait provoquer le plus petit risque.

Quant à Alfonsine, énoncer qu'elle avait perdu l'appétit c'est tout dire.

Moi-même, je n'avais plus goût à rien. Toute fantaisie m'était étrangère, je ne me souciais plus guère de mon apparence, je me laissais aller comme une dinde en survêtement un Dimanche après midi.

Barnabé ne remarquait rien, comme à son habitude. Il fait partie de ces êtres qui se focalisent sur des détails insignifiants et ne voient pas les transformations générales, ce qui, à mon entendement, est la parfaite définition de l'abruti complet et du crétin congénital.

Nous passions notre temps à végéter tels des zombies échappés de nulle part. Notre principale occupation était la contemplation. Nous étions devenues de vraies bouddhistes. Amandine se perdait à lorgner le ciel et y voir, comme à son habitude, toute une galerie de portraits à la place des nuages. Albertine observait son environnement, espérant y trouver la résolution de nouvelles équations différentielles. Alfonsine se focalisait sur nos repas qu'elle semblait pourtant dédaigner. Léontine frissonnait encore un peu lorsqu'un avion passait à proximité ou qu'un coup de vent venait à faire claquer un volet mal accroché. Gertrude restait prostrée, cherchant sans trouver un nouveau combat à mener. Quant à moi, je tentais nonchalamment de

concevoir de nouveaux pigments pour maquiller mes yeux. L'argile de notre enclos se mariait bien avec le charbon que j'arrivais à dégoter parfois non loin du tas de détrit. Depuis deux jours, j'étais plutôt à la recherche de tons plus rougeoyants. J'avais envie de mettre de la couleur dans mon regard, histoire de voir la vie en rose et, peut-être, combattre efficacement la neurasthénie qui me guettait comme toutes les autres.

Certains prétendent que notre humeur influe sur notre physiologie. Pour ma part, je suis complètement convaincue du contraire. Laissez votre corps aller à vau-l'eau et ne soyez pas surpris de tomber en dépression sans tarder. Ne faites aucun effort sur votre apparence et vous constaterez que votre moral chutera au plus profond de vos chaussettes. En revanche, si vous avez la décence de prendre soin de votre personne, de choisir des toilettes avec raffinement, de vous soucier de votre allure envers les autres comme envers vous-même, de promouvoir cette délicatesse, cette politesse qui pousse à ne se montrer que sous son meilleur jour, une apparence irréprochable, un signe de respect tant envers vous que destiné aux autres, vous constaterez une très nette amélioration de votre psychisme. Une séance de maquillage, une nouvelle coupe, des plumes bien brossées valent autant sinon plus qu'un long et coûteux rendez-vous chez un psychanalyste.

En règle générale, j'aime assez observer les autres créatures qui peuplent cette terre. Lorsqu'on a, comme je me targue de le posséder, un sens aigu du raffinement, des notions liées à la finesse, des idées pointues en ce qui concerne une certaine élégance, en un mot : du dandysme, on parvient à remarquer dans n'importe quelle forme de vie la beauté intrinsèque qui accompagne naturellement tout mortel. Nous sommes parvenus à un tel degré d'évolution que les seuls aspects qui survivent sont ceux qui ont fait leur preuve. Ceux qui ont fait de la beauté l'arme principale de leur succès. Il n'y a qu'à voir la prestance et l'allure de Delphine Plumoiselle, sa solennité et sa majesté dans son interprétation de la Dame aux Mimosas pour comprendre ce que j'entends par un corps sain et parfaitement maintenu offrant le meilleur réceptacle à un esprit sain.

Bien sûr, me direz-vous, quelle charme peut-on trouver à une araignée ou un crapaud? Nestor vaut-il la peine d'abriter un cerveau? Notre maître n'est-il pas pitoyable, debout sur ses pattes inférieures? Certes, je vous l'accorde, il existe des espèces qui doivent poursuivre leur évolution vers la perfection. Tout n'est pas figé pour certaines d'entre elles. Mais regardez ces volatiles si légers, aux plumes glissant dans l'air comme un coup de vent, l'œil perçant capable de discerner le plus petit atome au plus loin que leur regard puisse porter. Contemplez la robe parfaite des purs sang et la démarche si aérienne des chèvres ou des biches, leur port de tête, leurs muscles saillants sous une peau de velours. N'atteint-on pas là à une sorte d'aboutissement, une excellence, quasiment une perfection?

Ce matin-là, j'observais un lézard se chauffant sur les pierres chaudes du petit muret qui borde notre enclos côté sud. J'ai une tendresse particulière pour ces formes allongées qui ont la capacité de pouvoir se contorsionner comme un ruban agité par la brise. D'une part, les vers de terre sont un complément alimentaire idéal pour nous autres, nous apportant de bonnes protéines, d'autre part je suis toujours en admiration devant la rapidité qu'une vipère peut faire preuve sans posséder pourtant le moindre membre. La nature a bien fait les choses, n'est-ce pas? Mais ce n'était pas cette aptitude à la reptation qui m'intriguait chez ce spécimen. Les lézards verts, comme celui que je détaillais depuis bientôt une heure, alliaient une beauté de coloris à une finesse de mouvement incomparables. Je suis, je l'avoue, assez amatrice de ballet et je prétends humblement avoir quelques dispositions pour l'art de la danse et le numéro

de funambule qu'exécutait ce beau lézard émeraude m'émouvait grandement lorsque j'ai eu le dé clic. Notre salut passait par ces contorsions, notre émancipation se cachait dans cette habileté à s'élever. Je contemplais ce lézard en train de gravir un mur d'une verticalité absolue et je nous imaginai déjà gravissant le mur de briques qui condamne tout le versant ouest. J'en fis part à Albertine tout d'abord. Je voulais une caution scientifique avant d'en parler à Gertrude qui, je la connais, n'aurait pas prêté un quart de seconde de son attention à un projet émanant de ma personne. Il y a encore de nos jours des gens qui sont convaincus que, sous prétexte que nous apportons une juste importance à notre apparence nous n'avons qu'un pois chiche à la place du cerveau.

Albertine m'écouta avec bienveillance. Les esprits scientifiques, je l'ai remarqué depuis belle lurette, sont généralement ouverts à tout nouveau concept, réceptifs aux idées avant-gardistes et font preuve d'un égard sincère envers toute innovation qui sort des sentiers battus. C'est ensuite que ça se gâte. Ils se croient obligés de reprendre cette notion simple en l'enrobant de calculs, le bombardant d'équations, le travestissant dans d'obscurs schémas et le dénaturant totalement dans une glose incompréhensible.

Prenez une idée élémentaire et lumineuse comme celle qu'Alfonsine avait un jour lancé : et pourquoi n'aurions-nous pas une sorte d'écuelle pour picorer tout à loisir nos grains qui avaient fait leur entrée victorieuse dans notre régime alimentaire quelques semaines plus tôt?

Jusqu'ici, on nous lançait à la volée notre pitance quotidienne, celle-là même que, sous l'impulsion et l'obstination de Gertrude, nous avions gagné à force d'un blocus général et parfaitement organisé. Le maître entraînait dans notre enclos et, d'un geste large, envoyait une poignée de grains aux quatre coins du poulailler comme il devait semer le blé dans le champ pentu qui borde l'horizon. Ce n'est pas le fait de baisser la tête qui gênait Alfonsine, nous sommes habituées à picorer le sol tels de vrais marteaux-piqueurs à la recherche de vers succulents. Par contre, passer son temps à chercher les grains éparpillés était incommode, je l'avoue, sans compter qu'une perte était toujours possible. Alfonsine avait retrouvé des semaines plus tard quelques grains perdus sous une vieille armoire qui avait été disposée là en attendant de servir de bois de chauffage l'hiver venu. Pour Alfonsine il était parfaitement intolérable de gâcher ne serait-ce qu'un grain d'orge.

L'idée d'une mangeoire était brillante, simple comme bonjour. Pas de quoi chercher midi à quatorze heures quinze. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais ayant transité dans le cerveau d'Albertine, cela était devenu un diagramme abscons entouré de calculs sans queue ni tête, un plan aux cotes alourdissant le propos. D'une idée simplissime, Albertine et son esprit scientifique et technique, avait généré le canevas et l'esquisse d'une centrale nucléaire. Du coup, il avait fallu toute l'ingéniosité et l'entendement de notre maître pour, d'abord, décrypter les indications si précises qu'elles en étaient devenues obsolètes puis, pouvoir traduire ces notes impénétrables en cinq bouts de planche pour former une mangeoire digne de ce nom avec même un petit réservoir pouvant contenir l'eau pure qui suintait de l'avancée du toit.

Au fur et à mesure que j'expliquais mon projet qui allait sans tarder devenir le notre, je voyais le regard d'Albertine se faire plus perçant et j'imaginai sans peine les rouages de son cerveau tout scientifique se mettre en action comme les engrenages d'une montre suisse. Je savais dès lors que le projet ne m'appartenait plus. Il allait être décortiqué, sophistiqué, alambiqué, dénaturé, défiguré. Peut-être qu'au final je retrouverais quelques détails de mon intention première.

La machine était lancée.

4. Alfonsine.

Lorsque Albertine nous présenta le projet, je fus enthousiasmée. Bon, je reconnais que je m'enflamme assez vite. Mais l'idée était tout bonnement géniale, si bien que Maryline prétendit qu'elle en était l'auteur et j'ai du mal à le croire bien que Albertine ne répondit rien, ce qui a valeur d'assentiment, sinon elle se serait offusqué qu'on veuille s'accaparer ses concepts. En revanche, c'est bien elle et elle seule qui inventa le matériel adéquat à la bonne réalisation du projet. Avoir l'idée d'une réalisation en contemplant un lézard que des millions d'années d'évolution ont contribué à armer de toutes les structures nécessaires au déplacement en trois dimensions est une chose et je ne soutiens pas que Maryline n'a aucune responsabilité dans ce projet superbe, mais savoir passer de la théorie à la pratique est un art tout aussi louable que posséder l'étincelle de la pensée initiale.

Les vols d'oies sauvages se multipliaient dans le ciel, aiguisant notre volonté de nous échapper de cet enclos devenu soudainement trop exigü pour nos rêves d'ailleurs. J'imaginai déjà de somptueux diners où chaque becquée serait un enchantement, chaque gorgée une révélation. Des fruits de mer à profusion, des jeunes pousses bien tendre en pagaille, des insectes au goût épicé, pimenté, des coléoptères exotiques dont on ne connaît même pas les noms et puis des légumes inconnus, délicieusement ambrés, des fruits aux saveurs savamment sucrées. Bref, un régal de festin en perspective.

En quelques jours, Albertine nous avait concocté quelques accessoires essentiels à la bonne réalisation de l'entreprise.

L'ascension avait été décidée par la face nord de l'enclos. Certes l'enceinte était ici plus haute que nulle part ailleurs mais son escalade était rendue plus aisée par la nature même de la palissade. Côté sud, ce n'était même pas envisageable puisque s'élevait le mur d'une grange, terminé en surplomb, qui plus est, par une avancée de toit. Au-delà, nous ne savions pas sur quoi nous tomberions. La partie Est proposait une palissade en bois, bien rectiligne quant à sa verticalité et sans aspérité aucune. Le seul avantage était sa plus faible hauteur. Aucune issue par là. Restait donc le versant Ouest qui se composait d'un mur de briques recouvert d'un enduit en ciment. L'érosion avait fait craqueler le crépi par endroits, offrant quelques belles prises. Mais nous ne disposions pas du matériel adapté pour ce genre d'exploit. Restait donc la face nord : un grillage à mailles plus ou moins serrées. Là résidait la principale difficulté. Nos ergots suffiraient à nous agripper en toute sécurité. Il fallait juste inventer le dispositif nous permettant de garder notre équilibre dans cette périlleuse varappe. Difficulté supplémentaire : nous ne pouvions tenter l'aventure qu'à la nuit tombée. Il était hors de question que Barnabé nous voie ou, pire, que le maître ou sa femme ne remarque notre plan d'évasion.

Albertine avait réussi l'exploit de nous dégoter trente mètres de corde grâce au tressage de plusieurs fils récupérés çà et là. Nous nous étions mises au travail sans tarder. Quand je dis nous, je devrais plutôt dire Léontine et moi-même. Tout d'abord, il faut savoir que Gertrude, si elle est pétrie d'entrain, faisant preuve d'un enthousiasme sans faille et d'un dynamisme contagieux, portant une détermination dépourvue d'hésitation, un élan porteur, une vitalité dans l'audace la plus pure, une ferveur de chaque instant et montrant l'ardeur des conquérants, elle ne s'investira jamais dans la préparation d'une quelconque mission. Albertine concevait, la tête remplie de chiffres et de schémas; elle donnait l'impulsion en proposant une ébauche

de prototype et nous expliquait en quelques gestes ce qu'elle attendait de nous; à l'occasion elle supervisait l'avancée des travaux, mais elle était trop plongée dans la création pour se résoudre à répéter machinalement des gestes identiques pendant des heures. Maryline, puisque l'idée originale venait d'elle, aurait dû être sacrément motivée à la participation active de « son » projet. D'emblée, elle décréta que ces tresses allaient abîmer le vernis de ses ergots qu'elle venait juste de mettre au point et qui étincelait en paillettes roses. Amandine était enthousiaste, pas d'erreur là-dessus. Mais chassez le naturel, il revient au triple galop et au vu de sa réalisation de quelques mètres de corde, nous nous accordâmes toutes à stopper les frais. Elle avait réussi un savant mélange de couleurs, ce qui ne portait pas à conséquence et ajoutait même une touche élégante même si l'ustensile ne serait utilisé qu'à l'ombre des ténèbres nocturnes. Mais son tressage était parfaitement artistique, autrement dit absolument pas fonctionnel. C'était, une fois de plus, une parfaite œuvre d'art menée avec le plus parfait doigté et un sens aigu de l'esthétique, mais en aucun cas un tel entrelacs ne pourrait supporter le poids d'une crête légère.

Restait donc Léontine et moi-même. Nous allions nous acquitter de cette besogne honorablement et avec une fierté mêlée d'un certain dédain, voire d'une arrogance à peine dissimulée envers nos concitoyennes qui trouvaient toujours un prétexte pour échapper aux tâches répétitives et ennuyeuses qui sont la base de toute réussite. Conscientes de notre rôle primordial, elles nous laissèrent tranquilles dans notre toute nouvelle morgue et notre suffisance inattendue. Je supportais les craintes formulées dans de prémonitoires prévisions alarmistes de Léontine avec détachement comme on écoute les délires maniaco-dépressifs d'une personne fragile et apeurée.

Enfin la corde fut prête.

Albertine avait ardemment compulsé un livre de montagne rédigé par un ancien guide de Chamonix, assurance de sérieux et de réussite dans notre entreprise. Gertrude, qui serait première de cordée, s'était appliquée à comprendre le principe du relais d'assurance et passait ses journées à faire et défaire des nœuds de toutes sortes. En guise de mousquetons, Albertine avait trafiqué quelques antiques pièges à taupes dont les pinces pouvaient aisément se suspendre au grillage et la boucle permettait le passage de la corde. Chacune avait un rôle bien précis à tenir dans cette aventure hors du commun. Pour la première fois, une directissime allait être réalisée : l'ascension de la face nord du poulailler.

Nous nous entraînions chaque jour en fermant les yeux puisque la performance devait avoir lieu de nuit. Gertrude repérait les différentes prises possibles de façon à les connaître par cœur et pouvoir progresser dans le noir absolu. Nos gestes devenaient, au fur et à mesure de notre entraînement, plus sûrs, notre patte gagnait en assurance, notre équilibre devenait plus stable, même Léontine était moins sujette au vertige qui l'avait totalement paralysée les premiers temps. Le maniement de la corde n'avait plus de secrets pour nous, nous étions aguerries aux principes de l'escalade artificielle. Nous étions prêtes. L'exploit était prévu pour cette nuit. Toute la journée, nous avions réalisé étirements et ultimes séances de musculation tout en réduisant notre pitance au minimum : il ne fallait pas être chargée outre mesure. Autant dire que cette journée de préparation me fut un enfer et un supplice de chaque instant. Je n'ai jamais été adepte de quelque régime que ce soit. Je reconnais et assume ma gourmandise comme une seconde nature. A quoi bon être sur terre si c'est pour se priver des douceurs que la nature met dans nos bouches? Le soir venu, mon estomac chantait Ramona mais j'avais réussi à me contenir, enfin juste une petite incartade de deux ou trois graines sacrément exquises. Je ne vaudrais rien si je n'ai pas de quoi amuser mon estomac.

Au coucher du soleil, une certaine tension planait au-dessus de notre enclos. Et si nous échouions? Avait-on vraiment tout prévu? Etions-nous prêtes pour cette première? Le matériel serait-il aussi efficace qu'on l'espérait? La nuit tombait lentement. Je crois que je n'ai jamais vu le jour prendre autant ses aises que ce soir là. Longtemps après que le soleil eut disparu à l'horizon, laissant quelques arabesques rougeoyantes dans un ciel parsemé de rares nuages qui inspiraient déjà grandement Amandine, la nuit tardait étrangement à se répandre sur notre enclos. C'était bien notre chance, ça. Et si les ténèbres ne venaient pas pour une fois? Albertine prétendait que certaines régions froides ne voyaient jamais le soleil se coucher. Il rasait l'horizon et gravissait à nouveau les cieux. Aucune de nous ne crut à ces divagations de scientifique surmenée. Enfin, lorsque le maître et sa femme fermèrent leurs volets, nous savions que c'était le moment. Albertine déploya la corde de trente mètres et l'enroula autour du cou de Gertrude qui, la crête orgueilleuse, avançait d'un pas décidé vers la paroi de grillage tressé. Sans se retourner, sans aucune hésitation, l'allure digne et conquérante, elle prit appui en accrochant ses ergots dans de bonnes prises. Elle s'était déjà élevée de trois bonnes hauteurs de poule lorsqu'on entendit le cliquetis caractéristique du piège à taupe qu'elle fixait au treillis. D'un gloussement elle nous fit savoir qu'elle avait opéré le premier relais d'assurance. Elle en poserait six autres avant de gagner une vire que constituait l'avancée du toit des clapiers désaffectés. Là, elle attendrait que chacune l'ai rejoint pour poursuivre une ou deux longueurs jusqu'à atteindre le sommet. La descente en rappel de l'autre côté ne poserait aucun problème, puisqu'à force de répétitions nous nous étions rendues maîtresses de cette technique particulière.

Si Gertrude grimpa comme une championne, Amandine eut quelques difficultés dans la deuxième longueur. Son esprit artistique et le côté sportif de l'opération ne faisaient pas bon ménage. Il faut reconnaître que notre Picasso en herbe n'est pas très physique. Gertrude dut la hisser de toute la force de ses ailes surentraînées. Nous redoutions les exploits de Léontine, ou plus exactement le manque d'exploit en l'occurrence, elle était toujours prête à trouver un prétexte pour voir le danger partout et la moindre excuse pour renoncer au dernier moment à toute aventure. Maryline, qui la précédait avait en charge de la motiver et je dois reconnaître qu'elle s'en sortait pas trop mal, rassurant la plus peureuse d'entre nous du mieux qu'elle put. Je venais ensuite dans cette cordée singulière et je constatais tout de même un léger tremblement dans les cuissots de Léontine. Albertine fermait la marche. Nous avions déjà atteint deux relais, il ne restait plus qu'une longueur à tout casser. Gertrude attendait aux côtés des trois autres grimpeuses d'un jour. Il ne restait qu'Albertine et moi dans cette paroi. Nous allions réussir! J'atteignis le sommet tandis que Gertrude organisait déjà la descente en rappel par le versant de la liberté.

Je ne sais pas ce qui s'est passé. Personne ne saura ni ne pourra dire le fin mot de l'histoire. D'un coup, je sentis que la corde filait d'un coup sec. Je tentai de stopper la chute inévitable de ma collègue tandis que tous les points d'assurance cédaient les uns après les autres. Je ne compris rien à ce qu'il se passait, pas davantage que les autres. Nous avions vérifié plusieurs fois la fiabilité des ancrages : un seul pouvait supporter le poids d'une poule, alors une douzaine... C'était incompréhensible. La dernière chose que je vis au milieu de ces ténèbres, c'est la corde qui courait entre mes pattes comme un serpent affolé qui s'enfuit plus rapide qu'une gazelle.

Il y eut un grand bruit de casseroles puis un fracas à réveiller un mort et comme le maître et sa femme n'étaient que simplement endormis, bientôt la lumière se fit dans la cour, éclairant le moindre recoin. Mais nous n'avions pas le loisir de savoir ce qu'il se passait car, aussitôt que le vacarme ménager se calma, un grincement retentit,

d'abord tout faible et insidieux, puis devenant plus fort comme un tissu qui se déchire. Je venais de comprendre ce qui s'était passé, la cause du décrochage incompréhensible. Les points d'assurance avaient bien tenu, c'était le grillage qui, par endroits à la limite d'être vermoulu, avait cédé et qui, maintenant, se disloquait sur toute la longueur. Il y eut alors un magnifique tohu-bohu de gloussements affolés, de cris à peine étouffés, de plumes qui tentaient de voler, de corps qui s'écrasaient au sol, tout juste amortis par la grille qui, par bonheur, avait joué à fond son rôle de filet protecteur. Lorsque je repris mes esprits, nous étions toutes sens dessus dessous, courbaturées, des plumes voletant encore dans l'air. Le grillage n'était plus qu'un filet désarticulé dans lequel nous étions empêtrées. Quelques moellons avaient été décelés et gisaient au sol parmi une dizaine d'ardoises qui s'étaient détachées du toit des clapiers. Toute la partie nord s'ouvrait ainsi, béante, sur la liberté tant convoitée. La corde gisait à deux pas d'Albertine qui était étendue au milieu d'un bric-à-brac hétéroclite.

Elle n'avait pu s'empêcher de vouloir emporter avec elle toutes ses inventions auxquelles elle tenait tant. Le poids total n'avait pas résisté à mes efforts et avait carrément détaché le grillage qui n'était pas de la première jeunesse, il faut le reconnaître.

5. Amandine.

Cette tragédie montagnarde digne des plus belles pages de la littérature alpiniste eut de radicales conséquences. En premier lieu, nous étions toutes dans un sale état. Plus que les courbatures dont nous ne souffrions pas excessivement, nos plumes avaient mal supporté l'enchevêtrement dans le grillage. Nous avons été griffées, égratignées, écorchées mais, une fois de plus, notre dignité en avait pris un coup. Nous sommes restées prostrées pendant deux jours entiers. Le temps exact qu'il fallut au maître pour réparer ce côté de l'enclos, dévasté totalement par nos soins. Mais, à la place d'une grille qui nous laissait voir le paysage, nous avions droit à présent à une épaisse plaque de contreplaqué bien lisse qui s'élevait bien plus haut encore que le regretté grillage. Nos aspirations à l'escalade en cordée étaient réduites à néant. Il fallait trouver autre chose.

Quelques vols sillonnaient encore notre coin de ciel et je rêvais à des horizons nouveaux, des aubes prometteuses et des crépuscules enchanteurs. Nul doute que mon côté artistique bénéficierait de tant de grandeur. Il me semble qu'on ne compose les meilleurs sonnets qu'au grand air, que nos toiles ne prennent de l'ampleur que face à un paysage grandiose. La beauté appelle la beauté. Mon inspiration allait se répandre comme une trainée de poudre sous ces cieux lointains et rêvés. J'allais trouver un second souffle. Ce serait ma plus grande gloire.

Nous n'en voulions pas à Albertine, bien que sans l'attrait de conservation de ses inventions nous aurions certainement réussi dans notre entreprise. Nous avons toutes nos petites manies, nos obsessions latentes. J'avais, quelques saisons plus tôt, croqué mes congénères dans un style caricaturiste qui m'est cher. Je ne m'étais d'ailleurs pas épargnée, la dérision et l'humour passent mieux en s'affligeant en premier de tares qui paraissent ainsi moins méchantes aux autres. La moquerie doit rester une plaisanterie bon enfant et ne surtout pas devenir pas une critique cinglante et acerbe de ses contemporains si l'on exclut un second degré qui sait désamorcer les plus vives fiertés.

J'avais forcé le trait et m'étais représentée la tête dans les étoiles, déclamant des vers tout en barbouillant autant une toile que moi-même. Cela avait amusé la basse cour. Gertrude tenait un étendard et haranguait la foule tout en marchant d'un pas vainqueur vers la gloire. Albertine était entourée d'équations impénétrables, une brassée de chiffres tournoyant autour d'elle comme les étoiles dans le ciel, elle tenait dans son bec quelques schémas abscons et prototypes sans queue ni tête. Maryline s'admirait dans un miroir, un journal à scandale à portée de vue et s'ingéniant à maquiller ce qui pouvait encore l'être sur sa délicieuse personne. Alfonsine hochait la tête en guise d'approbation constante tout en picorant dans des monceaux de nourriture qui l'entouraient comme une citadelle imprenable. Léontine tremblait de peur, recluse dans un coin de l'enclos et nous alertant constamment d'un danger imminent. Mais mon chef d'œuvre restait Barnabé, tout gonflé de son inutile importance, le jabot orgueilleux, la plume vaniteuse, la crête hautaine, l'œil arrogant, la queue fière et les ergots dédaigneux de devoir parfois fouler une terre nue en lieu et place du tapis rouge qui lui revenait de droit. Mes esquisses, spécialement celle concernant notre coq si précieux qu'il en devenait ridicule, avaient bien diverti la compagnie. En revanche, lorsque je m'essayais au vrai art, qu'il soit pictural, littéraire ou musical, je ne trouvais souvent qu'incompréhension et politesse à peine feinte. Je me consolais en constatant que, de tout temps et même à l'époque de l'homme des cavernes, le génie

pictural est resté incompris, la poésie mal interprétée et la musique... Qu'en dire, à l'écoute des nombreuses stations de radio actuelles!

Lorsque le maître donna le dernier coup de marteau sur l'ultime clou qui rendait cette paroi nord totalement inaccessible à nos prétentions alpines tout en nous jetant un regard aussi lourd de reproche qu'incrédule quant à notre degré de responsabilité dans cette affaire ténébreuse (il se doutait bien que nous étions largement impliquées dans ce désastre mais quel était le fin mot de l'histoire, il ne le saurait jamais), à cet instant même où le propriétaire de notre enclos refermait nos derniers espoirs, j'eus une idée lumineuse.

Je me souvenais avoir vu, je ne sais comment ni dans quelles conditions, un film d'animation il y a de cela quelques saisons. Je ne suis pas très portée sur le septième art mais l'histoire m'avait relativement troublée alors. Il y avait question de poules qui, comme nous, étaient parquées dans un enclos mais l'énorme différence résidait dans le fait que leurs maîtres ne se contentaient plus de leurs œufs et désiraient ardemment les transformer en délicieux pâtés en croûte. Avec l'aide d'un poulet volant qui avait miraculeusement atterri dans leur parc, elles tentaient de se faire la malle en bricolant une machine volante. Nous avions bien évidemment déjà pensé à cette solution technologique avancée lors d'un fameux brainstorming, Albertine exposant dans d'obscures équations le principe d'une machine volante. Mais il ressortit rapidement que cela était bien trop compliqué, même pour le génie créateur de notre technicienne, et que, de toute manière, les pièces détachées manquaient. En revanche, ce dont je me souvenais dans ce petit film d'animation, c'est que le poulet ne volait pas davantage que ses congénères, il avait affabulé grandement en se faisant passer pour un pilote émérite. En réalité on apprenait qu'il était l'attraction d'un cirque voisin en tant qu'homme-canon, enfin poulet-canon plus justement et qu'une erreur de trajectoire l'avait envoyé directement dans la basse-cour stupéfaite.

C'est cette idée que j'entendais proposer.

Au seul mot de canon, Léontine enfouit sa tête sous son aile droite, signe d'une peur bleue. Elle imaginait déjà de lourdes pièces d'artillerie qui allaient forcément nous envoyer au ciel sans billet de retour à défaut de nous propulser dans les airs. Maryline réfléchissait déjà aux améliorations ornementales qu'on pourrait apporter à une batterie de douze ainsi qu'un casque de protection afin de ne pas abîmer sa coiffure. Gertrude s'imaginait en train de tout régir, comme à son habitude, et pourquoi ne pas se proposer comme expérimentateur de ce nouveau procédé. Alfonsine, en train de mâchouiller un quelconque ver de terre baveux, opinait à chaque phrase échangée. Elle était d'accord sur tout, soutenant tour à tour chacune des actrices du débat. Albertine fronçait déjà les sourcils, preuve que son cerveau s'était déjà mis en action.

Un canon? Impossible à élaborer avec le matériel disponible.

Un trampoline? Une catapulte? Il fallait y réfléchir sérieusement et avec rigueur. La nuit portant conseil, elle nous donna rendez-vous au petit matin suivant.

Le lendemain, elle apparut avec des rouleaux de schémas sous l'aile et cet air ahuri qui est l'apanage de ces chercheurs qui réfléchissent en dormant. Elle prit un ton dégagé et commença ses explications.

Le trampoline avait bien des agréments. D'une part, il offrait cet avantage précieux pour les néophytes que nous étions toutes en matière d'hommes canon : il permettait de s'entraîner. Sa réalisation ne poserait pas de problèmes qui n'étaient insurmontables à une dénicheuse de bric-à-brac telle qu'Albertine. Elle avait d'ores et déjà repéré des bandes élastique qui provenaient de vieilles culottes de la femme du maître. Nous nous regardions avec stupeur. Albertine virait elle perverse avec l'âge?

Elle poursuivait sans noter notre émoi. Seulement ce dispositif était plus difficile à

dissimuler, étant construit d'un seul bloc en quelque sorte et, de ce fait, impossible à démonter. Mais le plus gros souci était sa faible portée finalement. Et Albertine de nous produire des colonnes de chiffres, des rangées de calculs qui démontraient comme deux et deux ont toujours fait quatre que l'élasticité du trampoline convenait à des jeux sans conséquence mais ne pouvait en aucun cas permettre une poussée suffisamment puissante pour atteindre une zone assez moelleuse offrant un atterrissage en douceur, autrement dit la mare aux canards qui bordait le petit bois. Avant même que Gertrude n'oppose la moindre objection, elle avançait la réfutation qui ne manquerait pas d'arriver : l'emploi d'un parachute ne pouvait fonctionner convenablement à si faible altitude.

Un vieux sommier moisi l'avait ensuite mise sur la piste d'un propulseur constitué de plusieurs ressorts. Le principe était le même que celui du trampoline, à ceci près que les ressorts seraient mis en alignement et non pas en parallèle. Nous perdions déjà le fil de la conversation. Seule Gertrude donnait le change en plissant légèrement les paupières. Nous savions toutes que cela était du pipeau et qu'elle n'y comprenait goutte, comme nous toutes. Pas besoin de faire la fière. Il n'y avait qu'une scientifique dans notre troupe, un point c'est tout.

Des explications scientifiques et précisions techniques fournies avec force exemples par Albertine, il en ressortait que cette solution révolutionnaire mettait en action une quinzaine de ressorts qui, une fois comprimés, atteignaient un potentiel énergétique comparable à un moteur de tracteur diesel. Suffisamment pour nous envoyer à une honorable vitesse dans les airs, pas trop haut si on orientait convenablement l'engin, mais ayant une portée convenable pour atteindre l'étendue d'eau visée. Avec un peu de chance nous aborderions l'élément liquide de biais et le plongeur serait d'autant plus agréable. Le seul ennui posé par cette solution alléchante était son approximation quant à son orientation. En se détendant un ressort peut osciller de quelques millimètres. Cela ne porte pas à conséquence sur la trajectoire souhaitée. Mais là, nous parlions de quinze ressorts qui allaient additionner leurs effets, approuva Gertrude, la tête haute, toute fière d'en remonter à la spécialiste en chef et lui prouver que, non seulement, elle était la seule à avoir pu suivre des explications mathématiques de haute volée mais qu'elle pouvait émettre ses propres conclusions. Albertine lui coupa la crête d'une réplique cinglante : les effets allaient être multipliés, pas simplement additionnés.

Gertrude baissa la tête, vaincue. On ne l'entendit plus de toute la journée. Une prouesse.

Restait alors la catapulte.

Albertine s'appliqua trois jours durant dans des calculs où nous n'y comprenions pas grand chose. Puis les schémas engendrèrent les premiers prototypes.

Je dois l'avouer, c'est la partie que je préfère dans toute élaboration technique nécessitant l'emploi de la science. Passé l'instant de l'idée pure qui est à l'origine de toute invention et qui repose sur l'imagination que je tiens en plus haut respect, on entre dans une phase de calculs trop mathématiques pour m'être accessible. Il y a trop de rationalité dans ces prémices. Les chiffres parlent, ne mentent certes pas, mais sont d'un ennui sans fond. On retrouve cette rigueur scientifique dans la finalisation du projet, où il n'y pas de place au rêve. Mais l'intervalle « prototype » regorge de tentatives pour le moins hasardeuses. Rien n'est absolument certain. Tout peut arriver. Le meilleur et le pire. Une certaine poésie s'attache à mettre des bâtons dans des roues bien trop rondes. C'est précisément cette incertitude qui me plaît tant.

Barnabé, ne comprenant rien à rien, allait et venait, le jabot imposant, du moins se voulant l'être. Il inspectait nos préparatifs d'un air de surveillant général. A ses

interrogations sur nos activités, nous le roulions dans la farine comme deux ronds de flancs. Ainsi les nombreuses branches, toutes plus souples les unes que les autres, qui devaient servir de levier à l'engin, devenaient un essai de plantation afin de nous donner de l'ombre l'été venu. Le casque de moto en cuir qui allait nous servir de siège deviendrait une ombrelle nouvelle génération. Bref, il n'insistait plus, se contentant de lorgner nos préparatifs en vue d'un été caniculaire avec une certaine appréhension. Il supportait mal les grandes chaleurs, son plumage abondant et coloré lui était comme un véritable manteau de fourrure captant au mieux les rayons solaires au zénith.

Maryline s'impliquait d'une manière étonnement présente dans le projet. On a eu beau chercher une quelconque raison à cet intérêt soudain, nulle d'entre nous n'est parvenue à comprendre cette lubie de la plus coquette d'entre nous. Gertrude avait avancé l'explication que notre dévoreuse de potins s'était pris de passion pour l'athlète Coraline Poussin dont elle découpait les prouesses gymnastiques dans chaque numéro de Poulailier Magazine. Il y avait peut être du vrai là dedans.

Léontine, en revanche, ne nous surprenait pas le moins du monde. Toujours peureuse à prophétiser les pires dénouements, elle accablait les avancées de sentences fatales. Selon elle et en dépit des lois physiques qui régissent cette planète, elle assénait que l'impulsion risquait de nous rendre aveugles, que nous aurions le souffle coupé pendant notre vol si rapide et que le plongeon dans la mare aux canards, si tant est que nous pourrions réellement l'atteindre sans nous abimer plutôt sur quelques fils de fer barbelés déchiquetant irrémédiablement notre doux plumage, cette immersion nous serait de toute façon fatale sans compter sur l'impact lors de notre entrée dans l'élément liquide qui allait nous assommer mieux qu'un franc coup de gourdin. Bref, nous n'avions aucune chance de nous en sortir vivantes.

Alfonsine restait d'une obséquiosité égale à sa gourmandise. Ces préparations faisaient flotter dans l'air un parfum d'excitation générale qui se traduisait chez notre goinfre par un appétit décuplé, si cela était possible. Opinant constamment du chef, toujours en accord avec tout et son contraire, elle était sans arrêt en train de grignoter, de mâchonner, mastiquer, croquer, ingurgiter, boulotter, dévorer, avaler gout ce qui peut l'être.

Gertrude et Albertine portaient le projet, l'une en tant que cobaye, l'autre en tant que scientifique. Cette gestion bicéphale des travaux fonctionnait idéalement.

Albertine mettait au point un système d'après le diagramme qu'elle-même avait conçu. Elle était aidée en cela par Alfonsine qui exécutait, sourire aux lèvres et hochant régulièrement la crête, toutes les besognes répétitives. J'avais l'insigne privilège d'apporter la touche artistique sans laquelle, je le répète une fois encore, tout concept est voué à l'échec. J'avais déjà relooké l'antique casque de moto et en avait fait un siège ergonomique parfait qui épousait parfaitement les contours de nos abattis sans froisser nos délicates plumes. Je m'activais maintenant à fuseler au mieux les tiges de roseau (trop souple), de saule (pas assez dynamique), de noisetier (pas assez résistant), de jeune orme (risque de rupture au moment crucial), de baleine de parapluie (tendance à la torsion), d'arceau en polypropylène expansé déniché on ne sait où et servant à on ne sait quoi (idéal dans l'absolu mais confisqué à la dernière minute par le maître sous le fallacieux prétexte qu'il en avait besoin pour consolider sa serre), enfin d'un javelot en carbone qui n'apportait pas les qualités requises.

A chaque essai, Albertine soucieuse, tenait son calepin au bec, prête à rectifier des chiffres censées mettre en équation des coefficients de pénétration dans l'air, de torsion de la tige évaluée, noter le taux de détente, le pourcentage de risque de déperdition de l'énergie. Elle ne se souciait pas des conditions d'essayage éprouvées par Gertrude.

Il fallait la voir, le bec volontaire et l'œil conquérant, une paire de lunettes d'aviateur

autour des yeux et sanglée d'une combinaison antichoc réalisée grâce à nos vieilles plumes perdues, s'avancer d'un pas vainqueur vers le lieu de test.

L'essai de la perche en roseau ne fut aucunement spectaculaire. Même Léontine ne trembla pas lorsque Gertrude s'envola d'à peine vingt centimètres. Le saule ne donna pas de meilleurs résultats, pourtant je m'étais appliquée à lui rendre un puissant profil aérodynamique en incisant de fines coupures et l'enluminer de traits jaunes et verts qui devaient rendre parfaitement sur le bleu du ciel. Là encore, Gertrude piqua du nez assez rapidement malgré les nombreuses répétitions et améliorations apportées au système.

La branche de noisetier fut plus spectaculaire, du moins d'après le baromètre que constituaient les réactions apeurées de Léontine. Plus souple tout en demeurant d'une résistance correcte, plus dynamique sans être menaçante, cette tige révolutionnaire permit à Gertrude, cette fois reliée au plancher des vaches par une corde de douze millimètres enroulée autour d'une poulie fixée à la grosse branche du cerisier et que Maryline s'était proposée à maintenir en cas d'envol trop audacieux et le risque de chute qui s'en suivrait forcément, lui permit, dis-je, d'atteindre de vraies hauteurs. Mais systématiquement la branche céda au moment crucial et Gertrude ne pouvait maîtriser son envol, retenue par le bec expert de Maryline qui nous étonna toutes, pour une fois tout à son labeur et pas à se peindre les ergots ou se lisser les plumes. Enfin, il suffit d'une fois, où, le naturel reprenant ses droits, elle fut distraite par sa crête rebelle qu'elle voulu domestiquer d'un coup de bec, lâchant ainsi son assurance et envoya Gertrude s'écraser grossièrement contre le morceau de grillage abandonné dans un coin après notre tentative alpine. Elle en conserva la marque du treillis pendant une semaine et une rancœur envers notre pin-up pendant bien plus longtemps encore.

L'orme n'offrait que peu d'avancées, excepté le fait que c'était à moi que revenait le poste précieux de maintenir la corde qui liait Gertrude au poulailler. Car, dorénavant, nous parlions de vraies altitudes. Si, par malheur, je ne retenais pas la corde de toutes mes forces, Gertrude pouvait très bien quitter notre enclos pour aller atterrir Dieu sait où.

Les tiges non naturelles permettaient des prouesses dignes du livre des records, mais n'étaient pas plus fiables.

Nous étions une fois de plus abattues, imaginant stationner le reste de notre modeste vie dans cet enclos sans connaître le vaste monde extérieur, si palpitant puisque des nuées d'oiseaux sauvages le parcourait sans cesse. Il en passa encore quelques volées, brailant à tue-tête des imprécations à elles seules destinées mais où j'entendais parfois l'écho d'un « suivez-nous, suivez-nous » encourageant.

Un beau matin, Albertine exhiba un nouveau modèle révolutionnaire. Il s'agissait d'une perche de saut en fibre de carbone dûment homologuée par la fédération internationale. Personne ne sut réellement d'où elle tenait ce petit bijou. Cette lance de compétition rutilait au soleil comme si elle était d'acier. Je n'eus pas le droit d'y toucher sous le prétexte hypocrite qu'on ne pouvait améliorer son design. Je pris sur moi. Les grands artistes sont tous sans exception de grands incompris.

Lorsque le dispositif fut mis en place, la perche offrait une courbure optimale. Ses irisations multi-colorées lui donnaient l'aspect d'un arc-en-ciel annonçant l'éclaircie. On fixa le siège et Gertrude s'installa pour la énième fois comme un pilote de chasse prêt à tester un nouveau Mirage. La corde de sécurité était fixée à la poulie que, par précaution, Alfonsine avait été chargée de rehausser de plusieurs mètres en échange de nos parts de dessert : un flan aux asticots. Cette assurance était, du reste, maintenue non pas par une mais deux d'entre nous.

Comme pour tout bon décollage, le compte à rebours se déclencha, inexorable. A chaque chiffre décompté, mon cœur s'emballait. Ma gorge devenait plus sèche, ma bouche pâteuse.

Cinq. Marylin oubliait son apparence et se concentrait sur le dispositif qui allait, incessamment, se déclencher dans un bruit de fouet qui se détend.

Quatre. Léontine avait déjà enfoui sa tête sous son aile gauche. Elle ne voulait pas être le témoin d'un désastre par elle seule annoncé.

Trois. Alfonsine et moi-même nous appliquions à retenir cette corde, symbole de vie, qui reliait les pattes antérieurs de Gertrude et allait l'empêcher d'atteindre la Lune.

Deux. Albertine plissait les yeux, attentive au moindre dysfonctionnement, au plus petit imprévu, à l'infime grain de sable qui parfois se glisse dans les mécanismes les plus au point.

Un. Mon cœur stoppa. Gertrude affichait cet air faussement détendu que nous lui connaissions si bien. Elle savait donner le change dans les moments cruciaux, mais on sentait toutes qu'elle n'en menait pas large non plus. L'instant était unique.

Toutes occupées à scruter le lieu de l'expérience, attentives au bon déroulement du processus, nous ne vîmes pas entrer dans l'enclos la femme du maitre qui venait, un peu plus tôt que d'habitude, faire sa relevée d'œufs frais. Intriguée par la position hétéroclite et singulière de Gertrude, elle s'avança dans notre dos. Au moment où elle se penchait sur notre championne, Albertine, d'un seul coup de bec tranchant, coupa la cordelette qui retenait l'ensemble.

La perche olympique fut impériale. Sa détente fut mémorable. Cela allait bien au-delà de nos plus folles espérances. Sans l'ajout respectable du poids de la maitresse, Gertrude aurait facilement fusé parmi les étoiles. Néanmoins, le bond fut honorable. La femme de notre maitre fut emportée dans les airs et émit un cri qui, avec la vitesse instantanée obtenue en quelques centièmes de seconde, retentit comme une sirène de chalutier en détresse. Gertrude, callée bien au creux des seins de la matrone, observait cette expérience unique. L'attelage fut projeté à quelque cinquante mètres de haut, dans un arrondi parfait, avant de perdre lentement de l'altitude. Eberluées, nous n'avions pas eu le réflexe de penser à lâcher la corde de sécurité qui, au vu de l'excès de poids soudain et inattendu, nous entraîna impeccablement à la suite du convoi comme la queue d'une comète.

Si l'atterrissage fut doux et paisible, c'est en partie grâce aux jupons de la femme du maitre qui jouèrent parfaitement leur rôle improvisé de parachute. Si le contact avec le sol rugueux fut moelleux, c'est à la faveur de l'imposant arrière train de la dame, grande amatrice de petits plats en sauce, friande de desserts à la crème, fanatique de confiseries en tous genres et spécialiste des plaquettes de chocolats, j'entends de celles qu'on déguste carré après carré et non de celles qui ornent les ventres plats des athlètes. Mais ce débarquement douillet ne masqua nullement le courroux du maitre lorsqu'il découvrit que sa moitié, plus précisément son trois quart au vu de la corpulence de sa femme, se retrouvait dans le pré à moutons, les quatre fers en l'air, ornée de trois de ses poules échappées de leur enclos.

Le résultat de ce vol plané ne se fit pas attendre. Dans la semaine, on vit arriver le maitre, le regard mauvais dans notre direction, muni d'un grillage aux mailles suffisamment fines pour qu'un moustique ait du mal à le traverser, d'un marteau et d'une poignée de clous. Il entreprit de condamner l'enclos par le haut en disposant la grille empêchant dorénavant toute tentative aérienne.

6. Léontine.

Je le savais. Je l'ai toujours martelé. Répété et répété. Mais non, elles sont d'une insouciance de légumes. De vrais poissons rouges. Sitôt un danger écarté, elles se plongent dans le suivant. Pourtant ce n'est pas compliqué : dès que l'on sort de l'œuf les ennuis commencent et il faut faire preuve d'une incommensurable prudence pour éviter les diverses embûches qui ne tardent pas à se présenter devant soi.

Parfois il faut se contenter de ce que l'on a. Ce n'est nullement de la résignation mais cela dénote une certaine sagesse. L'Histoire le prouve : ceux qui vivent les plus vieux sont toujours les moins intrépides. On a rarement vu un soldat, un aventurier, un grand sportif ou même un simple quidam mais qui ne réfléchissait pas assez ou d'une mauvaise manière, devenir centenaire. En revanche, les bonzes et les penseurs, les moines cénobites ou anachorètes, les philosophes qui ne tentent pas le diable comme ce penseur bien connu à la chemise blanche ouverte sur un torse hâlé qui aime tant se frotter aux conflits armés, tout ce petit monde posé, réfléchi, raisonnable, prudent, circonspect, mesuré, prévenant, attentif, avisé et pourquoi pas méfiant, précautionneux, sceptique, soupçonneux, peut espérer vivre de belles années, loin du tumulte et de l'agitation.

Les cimetières sont remplis de valeureux chevaliers, de capitaines téméraires, de scientifiques audacieux, de champions surmenés et encore d'inconnus qui ont voulu pousser leur chance jusqu'à la dernière extrémité, qui ont mordu dans la vie à pleines dents sans voir que c'étaient les mâchoires de la mort qui allaient se refermer sur leurs abattis.

Dans le ciel passaient les derniers vols de ces oiseaux de malheur. J'étais la seule à ne pas les envier. Je savais qu'eux auraient bien préféré se la couler douce comme nous toutes dans un enclos protégé des vicissitudes de l'existence et des incertitudes d'une vie de baroudeuse. La liberté, parlons-en! Libres de ne manger qu'un jour sur deux, libres de ne savoir pas où dormir le soir venu, traquée par d'invisibles prédateurs sanguinaires. Libres de devoir choisir entre deux maux le moins pire, libres d'échapper à une mort atroce à chaque instant.

Bien sûr, la fougue de Gertrude et l'inventivité d'Albertine nous ont offerts de belles avancées. Un régime alimentaire quatre étoiles, une mangeoire digne des meilleurs palaces, une place de choix dans cette ferme où d'autres pensionnaires sont plus mal lotis. Mais il ne faut pas pousser le bouchon trop loin.

Cette lubie de vouloir s'échapper de notre enclos douillet et sécurisé était une folie dès le départ. Aujourd'hui nous en payons le prix fort. Nous sommes désormais enfermées comme de vulgaires poulets de batterie. Le grillage si serré nous découpe la lumière du soleil en une mosaïque qui fait déjà se lamenter Maryline : son bronzage ne pourra être parfait à cause des nombreuses marques du grillage qui ne tarderont pas à rider la peau de son cou pelé comme un puzzle.

Je pensais qu'elles auraient compris la leçon. Que nenni! Les voilà qui entament déjà un nouvel exploit. Puisque la voie des airs leur est définitivement condamnée, à mon grand soulagement je dois le concéder, elles ont décidé d'emprunter les voies souterraines. Cette fois, ne s'est pas rompu le cou dans une chute vertigineuse mais bien être enterrées vivantes qui nous menace. Amandine a apporté sa caution en arguant qu'elle se souvenait d'un grand film américain qui relatait les prouesses et exploits d'une poignée de prisonniers d'un stalag pendant la seconde guerre mondiale. Ce à quoi j'ai aussitôt rétorqué avec mon bon sens habituel que cela n'était que du

cinéma même si il s'avère que c'était basé sur une histoire vraie, que les protagonistes étaient des humains, bien connus pour leur démesure en matière d'actions périlleuses et que, de toute façon, nos geôliers n'avaient aucunement le moindre trait commun avec de cruels officiers nazis. On me rétorqua avec arrogance que là n'était pas le problème, qu'un être, qu'il soit à poils à plume ou à peau nue, n'avait qu'une volonté lorsqu'il voyait s'ériger autour de sa personne des barrières et des grilles, c'était de s'échapper par tous les moyens.

Par tous les moyens. Voilà ce que le manque de vue à long terme, la privation d'intelligence prospective et une certaine insouciance de midinette provoque sur des esprits faibles.

N'avez-vous jamais remarqué que plus le muscle est accompli, moins les neurones travaillent?

C'était décidé, il fallait s'y résoudre. Notre clan n'abandonnerait pas si facilement cette lubie de vouloir s'échapper. N'étions-nous pas heureuses dans cet enclos? N'avions-nous pas tout le confort moderne, une pitance variée et abondante? Le maître ne nous laissait-il pas tranquilles? Même les avances grossières de Barnabé pouvaient être facilement esquivées. Gertrude prononça alors ce mot au nom duquel tant de vies avaient péri, qui entredéchiraient l'humanité depuis l'aube des temps : liberté.

Je contrais que, justement, les animaux possédaient cette intelligence, un certain discernement, un instinct peut-être, qui les protégeaient de ce miroir aux alouettes. Maryline s'était imposée dans ce débat qui prenait déjà des allures de joute philosophique. D'après elle, tous les animaux sauvages étaient libres, justement. Ils n'avaient pas à se poser la question. Je lui rétorquais qu'ils étaient bien plus empêchés que les domestiqués. Prisonniers de leurs instincts. Captifs de conditions immuables. Le fauve était réduit à chasser, l'antilope et la gazelle à fuir. L'ours et la marmotte séquestrés pendant six mois de l'année par des conditions météorologiques qu'aucune d'entre nous n'aurait pu supporter. Je n'insistais pas sur l'esclavage des pucerons par les fourmis, sur ces migrations infernales qui poussaient des hordes d'éléphants et de gnous au risque de leur vie à trouver des points d'eau pour simplement assouvir leur soif. Je conclusais, radieuse, par supputer que ces grues cendrées qui les avaient faites rêver n'étaient pas plus affranchies que ces colonnes interminables de chenilles processionnaires, ces bancs de poissons qui suivaient le mouvement sans comprendre ou ces nuées de moucherons totalement décérébrés. Elles étaient mues par un instinct, une habitude, une routine et nullement obéissant à leur libre arbitre. Cette marge de manœuvre n'existait pas dans le monde sauvage. Ou si peu. Les rares qui osaient s'éloigner du chemin tout tracé par l'évolution millénaire leur espèce le payaient du prix le plus élevé.

Albertine avança que chaque individu sur cette terre obéissait à ses propres pulsions, plus ou moins canalisées par la communauté, l'environnement ou les circonstances. La liberté n'était pas un fait mais une possibilité. Rien, à priori, ne distinguait un être libre d'un être empêché excepté l'éventualité toujours possible à tout moment de choisir. Être maître de son destin, même si dans les faits cela ne se traduisait pas directement, restait une potentialité sous-jacente.

Je restais perplexe. Quand Albertine se frottait aux principes de la philosophie, c'était tout aussi abscond que lorsqu'elle déclamaient des équations. Je percevais quand même l'idée générale. Ainsi nous nous battions, nous mettions nos vies en danger pour une simple idée que nous n'utiliserions sans doute jamais? C'était abyssal.

Passé ce moment de pure réflexion intellectuelle, mes compagnes avaient repris leur obsession.

Creuser un tunnel.

Alfonsine avait prospecté pour découvrir l'endroit le plus souple de cette terre battue qui constituait notre sol, ce qui lui permettait au passage d'extirper quelques beaux spécimens de vers de terre de la glaise agglomérée. Amandine avait confectionné un camouflage digne de commando. Un couvercle de lessiveuse décoré façon sol de poulailler. Rien n'était laissé au hasard dans les moindres détails. Albertine avait tracé des plans précis sur l'élaboration d'un tunnel suffisamment long et vaste pour que nous puissions toutes nous retrouver un jour prochain à l'air libre. Ses calculs prenaient en compte la masse de terre déblayée, les divers cailloux rencontrés. A Maryline de trouver le moyen de maquiller tout cet apport de matériaux nouveaux dans l'enclos. L'étayage était primordial. On ne pouvait tolérer le risque de se trouver enterrées vivantes pendant le creusement du tunnel ou, pire, une fois l'ouvrage terminé, de périr ensevelies toutes ensemble lors de notre évasion. Albertine avait prévu que l'air viendrait à manquer lors de l'opération. La bonne ventilation du tunnel en construction puis lors de son utilisation finale était la garantie de la réussite. Elle mit au point un soufflet sur le modèle qu'Amandine avait noté mentalement suite à la vision de ce film américain des années 60. J'étais préposée à actionner le système qui, telle une pompe à vélo géante, envoyait de l'air frais et pur dans le conduit qui commençait déjà à prendre forme.

Gertrude l'intrépide, s'était tout naturellement proposée pour être celle qui allait creuser cette *voie de la liberté* comme nous l'appelions déjà. Je répétais qu'elle n'allait que creuser sa propre tombe à qui voulait l'entendre mais toutes faisaient la sourde oreille. J'en avais pris l'habitude depuis des lustres.

L'excavation débuta dans la joie et l'allégresse. Ça forait chaque jour au rythme de trois à quatre mètres par nuit. Nous étions toutes solidaires derrière Gertrude qui avançait dans sa propre nuit sans étoiles, deux mètres sous le plancher des vaches. Au fur et à mesure que ce tunnel de la délivrance progressait sous nos pattes, notre moral prenait de la hauteur.

La troisième nuit, Gertrude fit demi-tour à peine s'était elle enfoncée dans le tuyau. Un véritable mur de pierres barrait sa progression. Albertine déploya le plan qu'elle avait dessiné d'après ses propres constatations. Selon l'agencement des divers bâtiments qui constituaient l'ensemble de la ferme, il ne pouvait y avoir les moindres fondations sur le parcours. On dépêcha Amandine, notre Michelange à nous, pour y voir plus clair.

Elle revint radieuse.

Il n'y avait aucun doute : la disposition des pierres, leur agencement, l'absence de ciment pour lier, tout proclamait haut et fort que l'on était en présence d'un vestige de l'ère romaine. Des fondations à classer à l'inventaire des monuments historiques. Le maître et sa femme habitaient sur un site gallo-romain d'une rareté et d'une importance considérables. Amandine était déjà toute prête à entamer les demandes de classement auprès des autorités compétentes lorsque Gertrude la ramena sur terre. Le problème était de savoir s'il fallait passer au-dessous, à gauche ou à droite du mur doublement millénaire.

A ce moment, Alfonsine étonna tout le monde. Jamais auparavant elle n'avait fait preuve d'une initiative quelconque. Elle déclara tout de go qu'il fallait simplement déceler trois ou quatre pierres et passer au travers. Toutes nous nous regardâmes comme si le ciel venait de nous tomber sur la crête.

Ce n'était pas idiot. Si nous avions à faire à une sorte de temple, chercher à le contourner prendrait des jours sans compter que nous pouvions nous retrouver dans une sorte de labyrinthe souterrain où Gertrude pouvait aisément passer le reste de sa

vie à tourner en rond. Les romains étaient réputés pour la solidité de leurs édifices, les fondations devaient plonger plusieurs mètres sous terre, sans doute être soudées directement à la roche. Le plus sage était donc de percer le mur. Le plus sage mais pas le plus facile. Déloger quelques pierres amalgamées depuis vingt siècles ne s'improvise pas. Il fallait l'art et la manière, la méthode et la technique. Albertine réfléchit à la meilleure façon de venir à bout de ses pierres enchâssées qui avaient traversé les siècles sans bouger d'un pouce tandis que Gertrude, toujours aussi hardie, tentait d'en venir à bout par la seule force de son bec. Elle remonta au petit matin, éreintée et démoralisée. L'ouvrage gallo-romain faisait mieux que résister aux assauts d'un gallinacé, fut-il sérieusement motivé.

Tous les animaux de la création partagent entre eux cette différence fondamentale des humains qu'ils n'ont jamais fait confiance au feu. Ils s'en méfient comme de la peste. Et, de vous à moi, ils ont bien raison. Le malheur de l'humanité tient simplement dans le fait d'avoir domestiqué, ou cru domestiquer, le feu et tous ses dérivés. Moteurs à explosion, armes à feu, centrales nucléaires, pollution diverses. Il n'était donc pas question d'employer une batterie d'explosifs pour forer un trou dans un ouvrage deux fois millénaire. Amandine s'y serait de toute manière fortement opposée quitte à y payer de sa vie. Déjà, elle précisait qu'il ne fallait en rien endommager cette œuvre magistrale. Déceler quelques pierres à la limite, mais pas davantage. Il en allait du patrimoine de l'humanité. Elle passait tout son temps à admirer la beauté et la justesse du mur depuis que Gertrude avait abandonné son poste, se morfondant sur la suite des événements.

Albertine parvint à trouver la solution. Elle allait employer nos plus chères friandises à des fins excavatrices.

Pendant deux jours, nous dénichâmes une quantité infernale de vers de terre. Alfonsine se fit violence pour ne pas en avaler au passage, et même si elle ne put se retenir à deux ou trois reprises, nous avions un vrai commando, tout prêt à s'attaquer au savoir faire des romains.

L'idée était de lâcher cette armée entre les pierres pour qu'ils creusent de minuscules galeries à leur taille afin de désolidariser l'ensemble. Un simple jeu dans l'agglomération suffirait à déceler une première pierre. Ensuite, le reste viendrait tout seul. Un ver de terre est capable de forer n'importe quelle surface mais cela lui prend du temps. Nous patientâmes deux semaines durant. Au fond de moi-même je souhaitais que ces minuscules invertébrés échouassent et que ce mur construit il y a des centaines de génération en arrière nous stoppe définitivement dans nos désirs d'émancipation. Je restais persuadée que nous allions au-devant de gros ennuis, des périls vitaux, un avenir malsain et énigmatique.

Mais la nature vient à bout de tout. Les vers de terre firent leur long et patient travail et, une nuit comme tant d'autres, Gertrude put faire doucement bouger une première pierre. On fit passer des lanières entourant le moellon et nous tirâmes ensemble de toutes nos forces pour désemboîter cette pièce mémorable. Amandine restait en pâmoison devant ce parallélépipède parfait. Il était juste un peu rongé aux encoignures mais notre artiste ne le remarqua même pas ou fit semblant de l'ignorer. Deux autres pierres furent déchaussées de la même façon. La voie était à nouveau libre et Gertrude se lança à corps perdu dans le forage interrompu pendant plusieurs jours comme si elle voulait rattraper le temps perdu.

Le bois pour l'échafaudage vint à manquer au cours de la quatrième nuit de la reprise des opérations. Gertrude était arrivée approximativement à quinze mètres de son lieu de départ. Ce n'était pas suffisant. Certes, le souterrain débouchait forcément au-delà de notre enclos puisque nous avions commencé le percement à deux mètres de la clôture,

mais il fallait atteindre la haie de buis pour plus de sécurité. Albertine avait jugé son éloignement d'une vingtaine de mètres au maximum. Deux nuits supplémentaires seraient nécessaires. Mais continuer à creuser tandis que le plafond pouvait à tout moment s'effondrer était un pari plutôt risqué. Je n'étais pas la dernière à le répéter et, pour une fois, on m'accorda un soupçon d'attention. Chacune réfléchit à un système pour consolider ces cinq mètres supplémentaires.

Albertine séchait lamentablement pour une fois. Gertrude était trop absorbée par son travail de taupe pour pouvoir réfléchir. Maryline pensa alléger le dispositif parfait. En prélevant un pilier sur deux on pouvait mener à bien la galerie et le soutènement n'en pâtirait pas. Albertine refit les calculs. C'était jouable, mais risqué. J'avais alors ma botte secrète : le principe de précaution. Mais allez faire entendre raison à une bande de poules chauffées à blanc par des termes qui ont déjà fait couler à la fois beaucoup d'encre (ce qui peut être rasoir) et beaucoup de sang (ce qui est plus gênant) : la liberté et l'indépendance.

Alfonsine argua du fait que moins on creusait profond, moins la terre exercerait de pression et le souterrain n'aurait plus besoin d'autant de soutien. Albertine lui cloua le bec en lui répondant que cela jouait aussi dans l'autre sens et qu'un poids modéré exercé à la surface suffirait pour faire effondrer le tout.

Je répétais une fois encore que mieux valait tout abandonner alors qu'il était encore temps. Il ne fallait pas attendre le premier drame pour se désoler. Personne ne m'écouta. J'en avais l'habitude.

Amandine qui se voyait déjà revenue à l'époque de la Rome toute puissante avança qu'on pouvait réaliser un tunnel digne de ce nom en utilisant les pierres du mur romain. Albertine la regarda d'un drôle d'air. Nous nous attendîmes à une réplique cinglante mais ce fut un sourire entendu qu'elle afficha. Chiche!

Et nous voilà en train de déceler des dizaines et des dizaines de blocs et les disposer non plus simplement horizontalement mais en un parfait boyau en arc de cercle, réalisant un ouvrage que les spéléologues du vingt quatrième siècle n'hésiteront pas à qualifier de remarquable.

Cela prit à nouveau du temps. Beaucoup de temps. On n'imagine pas les années qu'il fallut aux civilisations antiques pour ne serait-ce qu'ériger un palais ou tracer une route. Et eux avaient des hordes d'esclaves à leur disposition pour les travaux de terrassement et de taille de pierre. Nous n'étions que cinq poules avec comme seule arme notre volonté.

Les premières gelées immobilisèrent le sol lorsque le tunnel fut terminé. On n'entendait plus ni le bourdonnement des insectes dans l'air, ni le chuchotement de la fontaine qui coule dans le bassin, pas plus le grignotement des insectes au sol. Les rongeurs se calfeutraient dans un quelconque grenier, bien au chaud sous un édredon de foin. Plus aucun migrateur ne sillonnait le ciel pourtant radieux, même si le soleil peinait à atteindre la moitié de sa hauteur estivale. Nous imaginions que les grues cendrées avaient rejoint les plages africaines et devaient désormais se reposer de leur long voyage. Penser que d'autres oiseaux puissent se la couler douce au bord de la grande bleue dans la douceur d'un printemps éternel à ne rien faire, juste profiter du temps qui passe nous encourageait à poursuivre notre objectif coûte que coûte. Le couple Ripouldingue ne sortait qu'emmitouflé dans d'épaisses couches de laines qu'ils en venaient à ressembler à la vieille brebis du parc à moutons. C'en était presque comique.

La veille du grand départ, nous avions toutes un petit pincement au cœur. Finalement tout s'était bien passé. Il n'y eut aucun incident à déplorer. Mes prophétisassions tombaient à l'eau mais je persistais à proclamer qu'une fois dehors la vie ne serait pas

si simple. Mes congénères se laissaient griser par ce vent de liberté qui soufflait dans notre tunnel de l'émancipation. Je n'osais plus rien dire mais le naturel était plus fort que mes résolutions et je ne pouvais m'empêcher de vaticiner à tout va.

Qu'allions nous trouver au dehors? Le froid nous mordait déjà les ergots. N'y avait-il pas des cohortes de bêtes sauvages prêtes à nous étripier? Ce fameux renard n'existait-il pas en dehors des fables terrifiantes qu'on racontait aux jeunes poussins pour calmer leurs ardeurs et leur envie d'exploration? Comment se procurer de la nourriture? Ce point intéressait particulièrement Alfonsine et je trouvais enfin une oreille attentive. Mais, si versatile, elle était trop influençable pour que je garde un avantage sur les diatribes de mes compagnes.

En pleine nuit, nous fîmes nos baluchons et jetions un dernier regard sur cet enclos qui, dès le petit matin, ne serait plus qu'un lointain souvenir. Gertrude, qui avait tout de même creusé à elle seule ce boyau dans lequel nous avançons à la queue leu leu, marchait devant et si elle ne pouvait relever la tête à cause de l'étroitesse des lieux, on sentait bien qu'elle portait hautement sa plus grande fierté. Nous émergeâmes l'une après l'autre sous la pleine lune telles une colonie de taupes. L'air était plus piquant. Gertrude parla de « vent de liberté ». Le sol crissait sous nos pattes encore timides. Amandine évoqua « un petit pas pour une poule mais un grand bond pour les gallinacés ». Notre petite troupe s'avavançait dans le noir de la nuit, à peine baigné du halo lunaire. Cela donnait d'étranges formes menaçantes tout autour de nous. Nous traversâmes un bois où je cru deviner de sombres silhouettes toutes prêtes à nous égorger. Gertrude haussait les épaules en me répondant que ce n'étaient que les branches basses des arbres.

Enfin l'aube se dessina et je fus un tantinet rassurée. Il ne nous était rien arrivé durant ces heures obscures. Nous allions vivre notre première journée de liberté. Une excitation était palpable au sein du groupe. Nous regardions de tous côtés afin de satisfaire notre curiosité. Des prés blanchis par une fine couche de givre, un banc de brumes qui s'effiloçait sous un soleil horizontal qui ne réchauffait que nos esprits. Nous étions seules au monde, du moins nous le croyions dur comme fer. Au loin, un clocher sonna sept heures. Nous avançons dans un silence de monastère franciscain. Le cri perçant d'une buse prenant son envol me souleva le cœur. J'ai cru un instant que notre heure avait sonné. Le rapace tournoya en quelques rondes ascendantes dans le ciel pur puis disparut d'un coup d'ailes. Nous marchions d'un pas égal sans échanger de propos inutiles. Cette ambiance champêtre était somme toute rassurante mais je n'étais pas tranquille. Quelque chose me confiait que nous allions au devant de graves ennuis. Un terrible danger guettait dans l'ombre.

Nous gravâmes une colline. Puis une autre. Nous fîmes halte sur les rives d'un délicieux ruisseau chantant à tue-tête une tendre mélodie, accompagné par des chœurs de moineaux et rouges-gorges. Alfonsine avait emmené des provisions, au cas où. Nous n'en eûmes pas besoin tant la nature regorgeait de friandises.

Les fruits se penchaient au bout des branches à hauteur de nos becs. Le sol, bien plus meuble que notre poulailler, était truffé de lombrics bien dodus. Des graines savoureuses jonchaient le sol des pinèdes et sapinières. Maryline me poussait de l'aile et toutes les autres raillaient mes craintes non justifiées, mon inquiétude inventée et mon appréhension sans fondement. En définitive, je reconnaissais que le monde libre regorgeait de merveilles. Nous n'avions pas été déçue depuis ce matin. La campagne, les prés, les bords de champs, les jolis bois et l'immensité de la forêt toute proche (où nous n'osions tout de même pas pénétrer, même Gertrude) présentaient leur meilleur jour. J'avoue qu'à ce moment là, mes sombres pressentiments commençaient à s'évanouir comme neige au soleil. D'ailleurs toutes nous avions changé. Un seul et

premier jour de liberté influait déjà sur nos idées et bientôt sur notre comportement. Si Gertrude se posait évidemment en chef de file, toujours motivée par savoir ce qu'il y avait de l'autre côté de la montagne, elle était plus attentive au groupe. Plus attentionnée, elle devenait notre guide. Maryline se préoccupait moins de son apparence. Elle n'hésita pas, à un moment donné, à patauger dans la boue du sentier. Et cela semblait lui plaire. Albertine cessait progressivement de tout voir par le prisme de son esprit scientifique, analysant sans cesse, étudiant le moindre phénomène, calculant déjà des applications et se projetant dans une batterie de tests et de schémas compliqués. Pour la première fois de sa vie, elle profitait simplement du plaisir de respirer à l'air libre et considérer chaque beauté de la nature uniquement pour ce qu'elle était : un ravissement. Alfonsine ne pouvait empêcher sa gourmandise de lui dicter son chemin. Nous la retrouvions parfois attardée au bord d'une haie, happant des baies de toutes les couleurs ou encore se délectant de chenilles émeraudes ou de limaces orangées. Mais elle commençait à s'affirmer et ne disait plus systématiquement « amen » à qui que ce soit. Sa personnalité était en train de se former. Confrontée à la rigueur du dehors, Amandine devenait pragmatique et abandonnait un moment ce côté rêveur et abstrait qui était le terreau de son inspiration. Bientôt ses œuvres dénotèrent une envie de se rapprocher du réel. Peinture, sculpture, land-art, enfin nous y comprenions quelque chose. Moi-même j'avais changé. Je constatai avec la plus grande surprise qu'il m'arrivait de ne plus voir le danger tapi dans l'ombre à tout bout de chemin. Et je me rendais compte que cela avait dû être un lourd fardeau pour mes congénères. Je devenais plus légère et mon esprit s'envolait dans les hautes sphères de l'optimisme raisonné.

Nous nous étions faites une fausse idée de la vie au dehors. Passé les deux ou trois premiers jours de cette liberté grisante, nous nous apercevions que la vie sauvage était bien plus rude que tout ce que nous avons imaginé. A cela s'ajoutait que nous étions au début d'un hiver particulièrement rigoureux. Albertine, aidée de Maryline, nous avait élaboré des doudounes en mousse, mais cela ne suffisait pas à nous protéger du froid terriblement glacial qui accompagnait notre réveil, à l'aube de journées radieuses. Nos membres étaient tout engourdis. Nous mettions de plus en plus de temps à émerger des terriers que nous utilisions par ces nuits polaires. La nourriture commençait à se raréfier. Tous les invertébrés avaient regagné leurs pénates, situés hors de portée de bec. Les derniers fruits, victimes de cuisantes gelées, n'avaient plus la même saveur et nous nous faisons violence pour les avaler. Alfonsine même rechignait parfois à ingurgiter sa pitance. Enfin le danger était constant, même si je ne prophétisais plus de périlleuses issues. La présence de maître Goupil n'était finalement pas une légende. Le rusé prédateur existait bel et bien et se faisait de plus en plus insistant. Sans compter que la période de la chasse battait son plein chez les bipèdes qui pouvaient nous confondre aisément avec un coq de bruyère, quelques pastis ingurgités aidant. Le terrain où nous évoluions demandait une attention de tous les instants. Eboulements, glissades, inondations, troncs et branches emmêlés empêchant une progression linéaire aisée. Le soir venu, nous étions exténuées. Et il fallait encore trouver un abri pour la nuit. Ce n'était pas une vie. La liberté avait un prix et nous le payions franco. Il y a encore quelques semaines, je n'aurais pas hésité à rappeler à mes congénères que j'avais prévu tout cela, mais faisant partie de l'aventure, je m'abstenais. Gertrude ne marchait plus de son pas conquérant. Alfonsine avait perdu l'appétit. Albertine avait le cerveau en berne. Amandine n'avait plus d'inspiration. Maryline commençait à se laisser aller. Le doute s'immisçait en chacune d'entre nous. Nous n'allions tout de même pas renoncer, à peine un mois après notre départ tant convoité. Mais il fallait se rendre à l'évidence. Nous étions

prisonnières de nos gênes. Des centaines de générations de poules domestiquées avaient fait disparaître ou, du moins, réduit à néant les gênes adaptés à la vie sauvage dont nous portions les chromosomes devenus inutiles car non activés. Nous n'étions qu'une bande de gallinacés incapables de vivre en dehors d'un enclos douillet.

Nous nous étions rendues à l'évidence : nous n'étions pas faites pour la vie au dehors. C'est, à notre grand étonnement, Gertrude qui proposa la première l'éventualité de notre retour au bercail. Mais comment retrouver le chemin? Nous avons fait tant de détours. Grimpé tant de collines, dévalé des pentes glissantes, traversé quantité de bois, traversé au risque de noyade des ruisseaux en pagaille, nous avons déjoué les plans du renard à nos trousses, contourné les villages où nous entendions les chiens aboyer, nous ayant senti bien avant de nous voir. Nous avons échappé au tir croisé des adeptes de la gâchette, inventé mille astuces pour nous tirer de mauvais pas, imaginé mille solutions pour sustenter nos appétits de basse-cour. Albertine jeta un œil sur le ciel étoilé d'une nuit particulièrement hivernale. Ses connaissances en astronomie ne nous seraient pas d'un grand secours. Elle pouvait tout au plus nous diriger dans la bonne direction. Elle prétendit qu'il lui aurait fallu une vraie boussole et un sextant. Nous ne la contredisons plus, dépitées de nos égarements. Nous entamâmes notre retraite la tête basse et la crête en berne. Nous pensions à Barnabé qui allait se régaler de mauvaises plaisanteries à notre sujet pendant des semaines et des mois. Il allait en profiter c'est sûr. Mais nous ne pouvions continuer ainsi. Une nostalgie insidieuse commençait à faire son œuvre de sape de notre moral. Oui, l'enclos n'était pas si mal. Le maître pas un mauvais bougre. La nourriture était correcte même si elle manquait de diversité comparée à la débauche de saveurs que l'on trouvait dans la nature, enfin excepté les durs mois d'hiver. Et Barnabé n'était pas si méchant, tellement prévisible qu'il était facile de le rouler dans la farine à chaque fois qu'il croyait nous dominer de sa fausse façon.

Nous repensions à ces vols de migrants et nous ne les trouvions plus autant enviables. Quelques retardataires filèrent un soir vers des contrées chaudes. Bien sûr, c'était ça la solution : passer l'hiver au soleil. Mais la route était longue et éreintante, semée d'embûches et de pièges. Jamais nous ne saurions, nous ne pourrions y parvenir. Et là-bas, qu'arriverait-il? Les pays lointains ont cette attirance sur le moral parce qu'ils sont loin justement. L'attrait de l'exotisme ne survit pas à quelques semaines vécues au soit disant paradis. Nous n'envions que ce qui nous manque, ne sachant jamais nous contenter de ce que nous avons. Nous sommes trop aveuglées par les richesses lointaines, inatteignables, pour voir la beauté qui nous entoure. Combien d'immigrés déçus pour un seul heureux? Le mal du pays se faisait péniblement sentir. Notre insouciance fit place au renoncement et le paysage s'en trouva modifié. Les chênes dépouillés de leurs habits colorés, tendaient des branches comme autant de bras mendiants, implorant la clémence des éléments. Mais le vent du nord était impitoyable, et pour eux et pour nous. Nous nous enfoncions la tête sous nos plumes et malgré cela, le souffle de ce blizzard en provenance du pôle nous ébouriffait de ses gifles glacées. Lorsque celui-ci se calma, ce fut la neige qui se mit à tomber, serrée, lourde, impénétrable. Bientôt une épaisse couche nous immobilisa dans le creux d'un châtaignier étêté. Cette trogne fut notre logis pendant les longues semaines qui suivirent. Nous nous étions organisées. Si les premiers jours furent difficiles, spécialement pour Alfonsine qui avait le plus de mal à s'adapter à un régime alimentaire des plus frugaux, voire ascétiques, l'esprit de conservation qui anime chaque être vivant nous aida à surmonter ces terribles épreuves. Les conditions climatiques avaient au moins un avantage : toute vie semblait avoir disparu de la surface de la terre, les prédateurs en premier lieu. De surcroît, la neige était un livre

ouvert quant au passage de nos compagnons sauvages, ennemis ou amis. Nous nous étions rendues compte que ce n'est pas parce qu'un animal est gros et fort qu'il est forcément un ennemi. Bien au contraire. Nous croisâmes à plusieurs reprises maître cerf et sa horde. Grandiose et superbe, il brassait la neige avec résolution. Il était le maître incontesté de la forêt et nous aidait grandement dans nos déplacements. Moins cependant que le sanglier qui traçait de véritables tranchées dans la poudreuse. Moins malin que le cervidé, il possédait cette énergie des imbéciles qui était, somme toute, bien pratique au quotidien.

Alfonsine tomba malade aux premiers jours du dégel. Là encore, ce fut une biche qui nous tira d'embarras. La jolie princesse, étonnée de notre présence, se mit à lécher les plumes ternes de notre plus célèbre gourmande. D'après Albertine, la salive de l'animal devait contenir de puissants antalgiques car Alfonsine retrouva peu à peu la santé. Enfin la neige commença à fondre et nous reprîmes notre chemin de retour. Fait incroyable, ces semaines où nous étions demeurées bloquées nous avaient en quelque sorte aguerries, endurcies. En une moitié d'hiver, nous étions passées maîtresses dans la recherche de substituts de nourriture. Nous avions appris à observer la nature, ses moindres mouvements et en conclure une certaine philosophie que nous avons toutes largement adoptée. Nous vivions au jour le jour sans nous projeter dans l'avenir et sans plus penser au passé. Nous n'étions plus tellement certaines de vouloir rentrer finalement. La vie au dehors était rude, sans concession, âpre et pas faite pour les gringalets mais elle nous apportait une épaisseur, une densité que nous n'avions jamais connue. De plus, les éléments renforçaient notre cohésion. Nous nous apercevions que, avant cette vie à la dure pendant tout un hiver en pleine nature, nous ne nous connaissions pas vraiment. Gertrude se révélait être un personnage multiple. Derrière sa propension à toujours vouloir prendre le commandement, son obstination à aller de l'avant, se cachait de profonds doutes sur ses capacités et une timidité latente. Finalement, les provocateurs ne sont-ils pas les êtres les plus réservés qui soient?

A l'opposé, Amandine se révélait moins rêveuse qu'elle n'en avait l'air. Ces semaines difficiles au cœur d'une nature sans concession l'avaient rendue plus pragmatique, moins évaporée et la vie collective du groupe y avait gagné un élément crucial. Ses divagations artistiques n'étaient, en réalité, qu'une échappatoire d'une vie collective qu'elle redoutait, ne sachant où était sa véritable place. Désormais, elle l'avait trouvée et ne s'en portait que mieux.

C'est Maryline qui avait le plus changé. On eut dit qu'elle s'était rendue compte de la futilité d'une existence trop superficielle. Elle n'avait plus dévoré un numéro de Poulaiier magazine depuis que nous étions libres et ne jurait plus par ses starlettes de pacotille. Un jour, au détour d'un sentier, elle avait remarqué un vieil exemplaire de la revue des stars et n'avait même pas été tentée d'en parcourir les pages glacées comme elle savait si bien le faire il y a quelque temps déjà, dans une autre vie visiblement. Elle ne se maquillait plus autant et s'impliquait davantage dans la vie collective du groupe. Elle avait gagné en discernement. On ne pouvait plus la qualifier de midinette.

A propos de choses jetées ici et là, je voulais faire remarquer que l'humain est une créature unique. Je n'ai jamais vu animal aussi goinfre que lui sur tous les plans mais, en même temps, si gaspilleur et tellement ordurier. Lors de notre excursion jusqu'au cœur de la forêt ou au fin fond de la campagne la plus reculée, nous trouvions sans arrêt des objets divers, répandus au hasard sur le bord des chemins. Albertine avait de quoi inventer tout son saoul. Le tas de déchets qui lui tenait lieu de caverne d'Ali Baba au fond de notre enclos se répétait constamment tout au long des sentiers et des

voies que nous empruntions. La vie au grand air nous avait momentanément épargné ses discours impénétrables de logorrhée scientifique et ses élucubrations mathématiques pas plus compréhensibles pour le béotien de base dont nous revendiquions la modestie et l'humilité. Il lui arrivait encore de temps à autre de parler un langage où les chiffres l'emportaient sur les mots, mais dans l'ensemble, elle aussi avait gagné en civilité, en urbanité.

Alfonsine, je le répète, avait abandonné son côté obséquieux et complaisant et s'affermissait de jour en jour, n'hésitant pas à dire non et à prendre quelques décisions qui ne portaient pas à conséquence sur l'avenir du groupe. Mais il était agréable de découvrir qu'elle avait des opinions et une personnalité propre. Une fois encore le groupe y gagnait et je crois bien que sans ces changements au plus profond de nous toutes, nous n'aurions pas survécu. En revanche, il était un fait que rien au grand jamais ne ferait changer d'avis notre gourmande en chef : elle était toujours aussi affamée et vorace qu'au milieu de la basse-cour et peut-être davantage si l'on considère tous les bijoux alimentaires que propose en tous lieux Mère Nature.

Quant à moi, hé bien je dois le reconnaître, ces péripéties au grand air m'avaient rendue moins peureuse. En réalité, nous n'avons peur, nous ne sommes effrayées que par ce que l'on ne connaît pas. Nous sommes terrorisées par notre propre peur. Il suffit de se frotter un peu à un milieu présumé dangereux pour comprendre que notre esprit part au quart de tour, qu'il affabule tant qu'il peut si les zones d'ombres sont importantes. Dès lors qu'on fait face aux périls, on est dans l'action et plus du tout dans les échafaudages de d'appréhensions et de craintes irraisonnées. Au final, le monde extérieur ne m'angoissait plus guère, juste ce qu'il faut pour se tenir sur ses gardes, rien de plus.

Ainsi c'était donc cela la vie sauvage? Passé l'examen de passage obligé et un peu rude il est vrai; un purgatoire en quelque sorte, d'où ne sortaient que les plus vaillants, l'existence primaire avait ses privilèges. Nous étions maîtres de notre destin. Cela fortifiait notre fierté d'avoir réussi quelque chose par nous-mêmes. De ne devoir rien à personne. De ne dépendre que de notre propre volonté. Personne ne choisirait plus jamais pour nous, nous imposerait des vues qui n'auraient pas notre assentiment. Nous étions libres et responsables pour la première fois dans notre vie. Nous découvriions ce nouveau sentiment avec une pointe d'orgueil qui se traduisait jusque dans nos plumes.

Nous étions redevenues des êtres accomplis, animaux vivants, fiers et heureux de l'être.

7. Barnabé.

Tout bien considéré, force est de reconnaître que je me pose un peu là. Il n'y a qu'à voir le lustrage parfait de mes plumes, leur couleur chamarrée, la fraîcheur de la crête d'un rouge vermillon luisant sous le soleil, la touffe abondante de ma queue. C'est du travail, tout de même. Je ne suis pas de ceux qui se laissent aller. J'entretiens ma personne. Et mes ergots? Parfaitement manucurés. Ajouté à cette prestance sans faille, j'ai l'honneur de posséder une autorité naturelle, un ascendant sur le poulailler mâtiné de séduction et d'une certaine distance. On ne mélange pas les torchons et les serviettes! On appelle ça l'élégance naturelle, je n'y peux rien.

Toutes ces qualités m'ont toujours grandement servi dans mon rôle de maître de basse-cour. Je règne sur un petit domaine suffisamment vaste pour abriter une demi douzaine de poules qui, soit dit en passant, sont carrément raides dingues de moi. Elles en pincent pour ma personne, si l'on s'abaisse à parler vulgairement, ce qui n'est pas ma tasse de thé je vous préviens. J'entends garder une solennité à toute épreuve. Je dois montrer l'exemple et choisir mes mots et mes expressions tout comme je fais attention à ma ligne et mon maintien, toujours parfaits en toute occasion.

Enfin, je devrais parler de tout ça à l'imparfait.

En réalité je n'ai pas compris un atome de ce qui s'est passé le jour de la Saint Martin. Comme d'habitude, j'étais le premier levé à la ferme (c'est moi qui dirige toutes les opérations du réveil, bref on ne pourrait se passer de mes services, il est bon de le rappeler). Je ne remarquai pas d'emblée la cavité pratiquée à deux mètres de la clôture ouest. C'est le patron, Sir Ripouldingue himself (je suis un peu polyglotte, ne m'en veuillez pas si certaines expressions britanniques transpirent quelquefois de mon langage châtié, je tiens la langue de Chat-Qui-Expire pour le summum de la distinction et du raffinement), qui m'alerta en poussant ses habituels grognements de mécontentement saupoudrés de termes que ma dignité ne saurait m'autoriser à reproduire ici. Il y eut quelques noms d'oiseaux savamment jetés en l'air pour constater qu'en guise d'oiseaux, nos chères poulardes avaient toutes disparu. D'instinct, je pensais à maître Goupil qui aime bien rôder autour de l'enclos et que je tiens pour un crétin fini. Mais il aurait très bien pu s'allier avec quelque bestiole souterraine un peu plus futée et entreprendre de remuer la terre pour en faire une galerie qui l'aurait amené directement au cœur de notre patrie. Je rejetais pourtant cette idée bien vite. Il n'est pas possible que ces idiots de pouppoules se soient laissées faire sans manifester cette intrusion ennemie par des gloussements outrés, spécialement la plus peureuse d'entre elles qui tremble à chaque cumulus qui passe dans le ciel de peur qu'il ne lui tombe sur la tête. La plus coquette, toujours à se maquiller les yeux et avide de potins parfaitement vulgaires, aurait braillé comme une truie qu'on égorge. La plus intrépide, celle qui se prend aisément pour le chef ici, alors que chacun sait qu'il n'y a qu'un maître, the boss, dans cette basse-cour et qu'il vous fait l'immense honneur de sa présence en ce moment même. Bref, cette meneuse n'aurait pas manqué de voler dans les plumes, les poils en l'occurrence, n'hésitant pas à en remonter au canidé audacieux. La gourmande n'aurait rien dit comme d'habitude, plus exactement elle aurait suivi le mouvement. Elle ne fait jamais de vagues et j'aime bien ça, cette soumission innée. Il faut parfois savoir où se situe sa juste place en ce monde. J'ajoute que sa boulimie n'a pas que des désavantages, elle arbore une paire de cuissots parfaitement rebondis, comme je les aime. Celle qui se

prend pour Michel Ange ou Picasso, Jean Villard ou Sir Laurence Olivier, cela dépend de son humeur, aurait très certainement été capable de déclamer quelques vers de sa composition au moment même où elle allait être sauvagement égorgée. Les artistes ont des réactions et des priorités qui tendent parfois à la stupidité. J'avoue que ces comportements me sont totalement étrangers. Je n'y comprend que goutte. Nothing at all. Enfin, la plus censée de toutes, l'Einstein fait gallinacée, aurait forcément bricolé une arme de défense avec les moyens du bord comme elle seule sait le faire. Cela aurait été accompli dans l'urgence et donc dans un fracas de tous les diables qui m'aurait sûrement réveillé même si parfois j'ai le sommeil lourd comme une enclume. Non. Il fallait se résoudre à éliminer maître Goupil de la liste des suspects. Ripouldingue avait son idée quand il dit entre ses dents :

- S... de poules de m... Vous allez me le payer cher, mes p...

C'était assez clair sans devoir mettre les points sur les i. Elles s'étaient fait la malle. Purement et simplement. J'aurais quand même dû me méfier. Ces dernières semaines, tandis que les feuilles tombaient des arbres comme une pluie végétale, plusieurs événements étaient venus donner du piment à une existence pépère, réglée comme du papier à musique. Je n'aime pas trop qu'on bouscule mes habitudes. En moins d'une lune, nous avons repêché la meneuse dans le bournier qui sert de mare aux porcs; le grillage qui bordait un côté de l'enclos et nous permettait d'avoir une vue sur l'extérieur s'était évanoui dans un maelström accompagné d'un tintamarre de tous les diables; madame Ripouldingue herself fut l'objet d'un baptême de l'air pour le moins insolite.

Il n'y a pas de hasard dans l'existence. Le plus infime événement possède une cause bien déterminée et conduit inéluctablement à des conséquences précises.

Ainsi, ces sottises étaient parvenues à s'échapper d'un enclos douillet où la nourriture ne manquait pas et où elles pouvaient compter sur l'autorité bienveillante et prévenante d'un maître en tout point remarquable et bien de sa personne que mon immense modestie m'interdit de préciser que ce chef exemplaire n'est autre que moi. Je n'étais pas contrarié le moins du monde car je savais qu'avant la fin du jour elles reviendraient toutes penaudes, la tête basse qu'affichent les garnements qui se sont fait prendre la main dans le sac. Un jour de vie au grand air à se résoudre à prélever soi-même sa pitance, à éviter les nombreux et considérables dangers du monde extérieur et surtout à devoir effectuer les choix inévitables que seuls ceux qui disposent de cette fibre de décideur qui n'est pas donné à tout le monde peuvent aisément accomplir sans divaguer des heures entières dans une perplexité et une hésitation stériles, un seul jour de ce régime et elles rappliqueraient la crête en berne et l'air penaud. Mais au soir de ce fameux jour d'évasion, on ne vit pas l'ombre de ces imbéciles. Pas le début d'une plume. Le lendemain fut de la même trempe. Il se passa une semaine, puis un mois. Nous étions alors parvenu au cœur de l'hiver et j'imaginai déjà leurs corps transi de froid, sûrement gelés à l'heure actuelle ou alors bien au chaud... dans le ventre de maître goupil.

Il est un truisme de prétendre qu'on ne s'aperçoit de l'intérêt que l'on porte aux êtres qu'une fois qu'on a à déplorer leur absence. Je constatai, un peu déconcerté et honteux, qu'elles me manquaient ces folles. Shame on me.

J'en étais arrivé là de mes réflexions de haute volée lorsque Ripouldingue fit son entrée dans ce poulailler bien trop grand pour un coq solitaire, même de la trempe de votre serviteur. Il était enjoué comme dans ses grands jours. Allait-il me faire le plus beau cadeau que ma solitude désirait ardemment depuis quelques glaciales semaines et les nuits interminables qui les accompagnaient? Il tenait sous son bras une large caisse à trous d'où s'échappait des gloussements significatifs. Je fus aussitôt

ragaillardi par ces cris étouffés bien caractéristiques et je me préparais à paraître sous mon meilleur jour, histoire de faire une excellente première impression sur cette nouvelle couvée de poulardes de premier choix, à la chair tendre des jouvencelles qui ne connaissent encore rien de la vie, au muscle souple de ces pubères qui ne désirent qu'apprendre de leur aîné, pour peu qu'il soit de mon pedigree et possédant ma prestance, au plumage soyeux et tendre de celles qui sortent tout juste de l'œuf. Ripouldingue retourna le coffre et tout d'un coup se déploya une demi douzaine de volatiles bien en chair mais surtout en muscles, la crête vive des conquérants et les plumes hérissées de ceux à qui il ne faut pas chercher noise, l'œil farouche et le regard torve (à moins que ce ne soit l'inverse).

Bref, un petit escadron de coqs de combat débarquait dans l'enclos, culturistes de premier choix dont le fermier entendait faire l'élevage dorénavant. Discrètement, je tentais de me dissimuler sous une tôle disposée à proximité lorsqu'un de ces athlètes me barra la route.

- Mais on dirait que ça sent la chochette ici, railla-t-il en me bousculant.

Un autre s'avancait déjà, devant le petit groupe de musclors tous plus venimeux les uns que les autres.

- Pour ma part j'aurais préféré une belle poularde bien dodue, mais celle-ci fera l'affaire. Ne prétend-on pas que lorsqu'on manque de vers on se contente d'asticots?

Tous ricanèrent grassement en s'approchant en cercle autour de moi. Je poussai un cri déchirant dans le petit matin blême qui n'eut pour unique conséquence que de les voir s'esclaffer davantage et resserrer leur étreinte...